

ALBERT SPEEKAERT

POÉSIES MYSTIQUES

Ici, j'entre invisible
dans la caverne,
inconnue des autres...

Albert Speekaert
juillet 1977

INTRODUCTION

Albert Speekaert (1915-1982) dont nous présentons l'œuvre aujourd'hui au public francophone est demeuré peu connu de son vivant. S'il eut une certaine activité publique, la part la plus belle, la plus profonde de son être est restée son secret, qu'il a confié à quelques recueils de poésie publiés de 1943 à 1963, avec le dernier, inédit, de 1977, et c'est ce secret, l'âme de son âme que le présent ouvrage met au jour pour la première fois.

Né le 1^{er} février 1915, en pleine occupation allemande de la Belgique, le quatrième d'une famille modeste de cinq enfants, à Vosselare près de Gand, il est prénommé Albert, du nom du roi des Belges, symbole du patriotisme face à l'ennemi. Enfant studieux, modèle, sérieux, profond, il fait ses études secondaires à partir de onze ans, chez les Rédemptoristes, en leur collège d'Essen, au nord d'Anvers, dans un cadre charmant de forêts et de landes. Là, il reçoit l'appel de Dieu, entre au noviciat des Rédemptoristes et est ordonné prêtre à Louvain en 1938. Aumônier militaire en 1940, il est fait prisonnier, et lorsque la colonne passe dans son village, il s'en échappe et se cache. Libre, il reprend ses études supérieures à Louvain dès juin 40. Sa thèse de licence porta sur le prêtre poète Guido Gezelle (1830-1899), le plus grand poète flamand de son temps et l'un des initiateurs du mouvement de renaissance de la langue et de la culture flamandes au XIX^{ème} siècle.

Il passera toute sa vie au collège d'Essen comme professeur des trois langues germaniques : néerlandais, anglais, allemand. Professeur brillant, passionné, passionnant, il mène aussi une carrière littéraire en écrivant des pièces de théâtre pour ses élèves, mais aussi pour la télévision flamande. Il fut également responsable du "Jeu du Saint-Sang", mise en scène de la vie du Christ, que l'on joue chaque année, en mai, à Bruges, à l'occasion de la procession de la relique du "Saint Sang".

Il reçut deux prix littéraires pour son théâtre, en 1946 et 1964. Mais comme nous l'avons dit, sa vraie vie était ailleurs, cachée aux yeux du monde, cachée au regard de ses collègues et élèves d'Essen, c'était un "seul à seul" avec Dieu, qu'il n'a confié qu'à ses poésies, publiées à compte d'auteur, au fur et à mesure, en petites plaquettes séparées et passées inaperçues de son vivant. Ce sont elles que nous publions aujourd'hui, réunies en un seul volume, ce qui va permettre, pour la première fois, de suivre dans son intégralité l'itinéraire spirituel complet de cette âme mystique, et d'en apprécier de manière synthétique l'ensemble harmonieux.

Il eut deux expériences d'union à Dieu, extatique, silencieuse, ineffable, la première en 1937, la seconde en 1977. Entre les deux, une nuit mystique qui dura 40 ans exactement, comme une longue traversée du désert de cette vie, du désert qui semble être celui de l'absence de Dieu. Le thème du désert, de l'Exode revient souvent tout au long de son œuvre. L'une de ses poésies s'appelle "Exodus" (Exode), et il avait projeté d'appeler son premier recueil "zielsexode" (exode de l'âme). Cet homme qui a trouvé Dieu, puis l'a cherché éperdument, 40 ans au désert, est mort du cancer à l'hôpital, à Anvers, le 24 juin 1982, en la fête de Saint Jean-Baptiste, modèle de ceux qui cherchent Dieu au désert. N'est-ce pas là la signature de Dieu sur cette vocation, sur cette œuvre ? Sa deuxième expérience eut lieu en 1977. Il la raconte dans son sixième recueil, demeuré inédit jusqu'à présent, et que nous publions ici pour la première fois, sous le titre "La source du désert", d'une expression qu'il emploie lui-même et qui caractérise l'ensemble de ce sixième recueil.

Ses dernières paroles, qu'un ami recueillit de sa voix à peine audible, peu de jours avant sa mort, furent : "Quand tout le reste vient à manquer, seule la foi tient encore. Maintenant, je vais le voir, tel qu'il est, sans ombre, face-à-face, je vais voir Dieu *totaliter aliter*." C'est-à-dire "complètement différent."

Voici maintenant son itinéraire tel qu'il le décrit dans ces six recueils poétiques. Après "Jésus-Christ", poème isolé écrit en 1933 (il a 18 ans), il publie le "Chemin solitaire" en 1943 qui raconte son expérience de 1937. Le premier poème, "Mère et enfant" annonce le sujet : en ce monde, les êtres sont séparés les uns des autres, mais ils se retrouveront tous unis en Dieu et avec Lui. La première partie, "L'éveil", montre l'éveil du garçon à la vie, son émerveillement, puis, dans la deuxième partie, "Chercher", la voix qui lui dit "viens". Cet appel suscite l'angoisse, et la lumière naturelle, si belle et si attirante, sombre. Où aller ? Par quel chemin ? L'amour naît en lui. Être un avec celui qui l'appelle. Qui est-il ? Incapable de s'exprimer sur son désir, sa souffrance, le poète se sent plus seul que jamais. Soudain, une brève extase ("Mon silence monte"), puis l'être divin, inconnu, s'en va, laisse le poète de nouveau seul. Cette descente affreuse s'achève par "De profundis" (Des profondeurs. Début du psaume 129 utilisé dans l'office des défunts). Dans la troisième partie, "Trouver", l'extase, cette fois n'est plus si fugace, elle prend toute la place, mais doit finalement disparaître aussi. Dans la quatrième partie Dieu a de nouveau disparu et la créature se retrouve de nouveau seule. Cette solitude va durer 40 ans, jusqu'à la seconde et dernière rencontre divine en 1977. C'est l'objet des recueils suivants qui racontent cette longue et épuisante traversée du désert.

Le deuxième recueil, "Joies élégiaques" (1945) est une offrande liturgique, sacrificielle de sa propre vie, jour après jour que le poète fait à Dieu dans sa vie quotidienne. Le recueil se déroule selon les quatre saisons, mais le spectacle merveilleux de la nature ne peut distraire le poète du souvenir nostalgique de sa première rencontre divine, si bien que peu à peu l'angoisse envahit de nouveau son âme, car le désir de l'amour infini du créateur ne peut être satisfait par les joies fugaces que procurent les merveilles de la création. Dans "Masques", le poète décrit son état d'âme à travers divers masques et personnages. La dernière partie du recueil, "Intériorité", fait la synthèse méditative de l'ensemble.

Le troisième recueil, "Retour" (1948), raconte la visite que fait le poète à sa mère vieillissante, dans la maison familiale, à Vosselare, près de Gand. C'est l'émotion poignante du fils qui revoit sa mère bien-aimée, qu'il avait quittée il y a tant d'années pour suivre le Christ.

Le quatrième recueil, d'un titre latin "Viator", le voyageur (1957), est un cri d'amour pathétique de l'âme esseulée et exilée dans les déserts de ce monde, où elle cherche, à perdre haleine, ce Dieu qui l'a illuminée autrefois, puis rejetée dans les ténèbres. Le poète n'en peut plus mais il doit continuer sa route terrestre.

Le cinquième recueil, "Marées et mer profonde" (1963), est une sorte de fresque historique où très rapidement l'auteur retrace la béatitude des origines, dans la familiarité primordiale avec Dieu, sa propre béatitude lors de sa rencontre divine de 1937, puis la chute, la perte de Dieu, l'engloutissement dans un monde effrayant et obscur. Enfin, la rédemption par la Croix du Christ, l'"arbre-coral". Le recueil s'achève sur un cri d'amour et d'attente : "Vous savez quand", quand sera sa propre rencontre avec ce Dieu tant aimé, et la rencontre de l'Église-Épouse avec son divin époux.

Enfin le sixième recueil relate la deuxième mais ultime rencontre avec l'être divin. Ce recueil résume tout l'itinéraire speakartien : la spiritualité de l'exode biblique personnel de l'âme qui s'enfuit de l'esclavage de ce monde, vers le Sinaï spirituel, lieu du rendez-vous divin; puis l'extase éclate fin juillet 1977, depuis le poème "Ici, j'entre", pour se terminer par celui du 13 août suivant, "À travers le silence".

Dès octobre, "De la falaise", le souvenir de ce bonheur s'est dissipé, et l'absence divine a tout recouvert de ses ténèbres. La fin du recueil est pathétique avec ce cri du 28 novembre 1981 ("En tout ce que j'ai trouvé") qui semble témoigner d'une terrible nuit obscure.

Sept mois plus tard, le 24 juin 1982, le poète quittait le désert de son pèlerinage terrestre et voyait les portes de l'éternité s'ouvrir devant lui.

*

Note du traducteur : la présente traduction s'est attachée le plus possible à la littéralité du néerlandais d'origine pour rester fidèle à la pensée de l'auteur, autant qu'il était possible.

JÉSUS-CHRIST

Jésus-Christ,
grappe rouge sang de la Vigne
et la Vigne même
écrasée comme un déchet
dans l'obscur pressoir à vin.
Nous étions les fouteurs
et nos pieds dégouttaient
du liquide étincelant.
Nous étions tachés,
et nos vêtements rouges
... comme de sang.
Mais quand nous bûmes
le jus odorant,
nous devînmes blancs
comme une pure toison.

1933

LE CHEMIN SOLITAIRE

1943

MÈRE ET ENFANT

Je vous porte comme un rêve
qui pèse en ma veille,
ô enfant, qui comme une rosée
dégoutte sans bruit
d'une lointaine absence.

Ô lampe, qui à ma lumière
allumez votre petite flamme,
qui par une constante croissance
percez au travers de ma ténèbre
vers votre propre clarté matinale ;

ô fruit qui, dès que mûri,
m'alourdit, moi faible tige,
ô vie qui hors de moi,
voyagez comme hors de votre port
vers une mer inconnue ;

secret qui, connu,
gît en moi, à couvert ;
ô argile qui de mon argile
fut par Dieu éveillée
pour être une image vivante,

et une, avec moi, en moi,
attend l'heure de la souffrance,
qui, pour la première fois, ô enfant,
nous sépare l'un de l'autre,
selon la dure loi de la vie,

et vous conduit en l'étroite limite
des choses de ce monde,
jusqu'à ce qu'ensuite, votre propre cœur
vous émeuve de sa propre force
et vous laisse seul,

jusqu'à ce que moi, vous étant devenue étrangère
et vous, dans votre propre pays
jusqu'à ce que tous deux solitaires
chacun chez soi
après joies et peines, nous périssions,

et jusqu'à ce qu'à la grande lumière,
dont nous avons été enflammés,
nous soyons revenus, ô enfant,
qui êtes issu de mon être,
et soyons réunifiés dans le repos.

L'ÉVEIL

MERVEILLE DE VIE

Ce me fut toujours une durable merveille :
de penser comment je suis,
comment je sens, comment je m'émerveille,
comment je connais les choses ;

comment j'écoute le chant clair
du pinson et du merle,
comment, le soir, je fixe du regard
le haut éclat des étoiles ;

comment je devine, dans l'œil vivant des gens,
leur amour et leur joie,
comment se peignent sur leur visage
espoirs et souhaits cachés ;

comment, profondément en moi, cette merveille
a commencé de jaillir, sans s'arrêter :
de pensées et de rêves errants
échappant aux chemins tracés ;

comment, de cette durable merveille
j'ai lié une joyeuse gerbe,
que, profondément en moi, ô la plus belle des merveilles,
je garde sans qu'elle se fane.

CROISSANCE INTÉRIEURE

Je vous trouve, image du monde,
multiforme en mes puissances,
où, en une croissance secrète,
vous vous ennoblissez en pensées.
Comment, profondément en moi,
accomplirai-je cette œuvre merveilleuse,
et en attendrai-je la sagesse,
comme on attend des fruits mûrs,

et en bâtirai-je en moi l'image
des multiples objets du monde
en un jeu éternellement changeant
de terre et de cercles célestes,
en tout ce que nous, humains,
avons conquis et trouvé,
en une durable harmonie
qui en moi chante des hymnes ?

CHANT DES PENSÉES

À mon ciel, vous êtes les nuages,
vous êtes les nuages en chemin changeant,
vous êtes les pèlerins qui peuplent
mes chemins sans fin d'un chant perpétuel.

À mon ciel, vous êtes les nuages,
vous êtes les nuages d'une apparence changeante
vous êtes les messagers qui interprètent
comment seront mon jour et mon soir.

À mon ciel, vous êtes les nuages,
vous êtes les nuages dans un vent changeant,
vous êtes le vol des mouettes parmi les gouffres marins,
qui tourne et tournoie sans trouver de lieu de repos.

À mon ciel, vous êtes les nuages,
vous êtes les nuages à l'existence changeante,
vous êtes la pluie qui tombe des nuages,
vous êtes la vapeur qui remonte aux nuages.

À mon ciel, vous êtes les nuages,
vous êtes les nuages dans la lumière rayonnante,
vous êtes les peuples laborieux et tumultueux
parmi lesquels j'ai établi la paix, en roi.

PREMIÈRE JOIE DE VIVRE

Oh ! être un homme vivant,
respirer de son propre souffle,
et le sentir descendre en soi
profond et vivifiant,
puis le libérer de nouveau,
s'offrir soi-même la vie
en une continuelle réitération.

Oh ! être un homme vivant,
au milieu de tant d'objets,
et profondément en son être
se taire et chanter
la ténèbre et la lumière
qui tour à tour enveloppent
ce royaume rempli de vie.

Oh ! être un homme vivant,
et sentir s'éveiller
dans le fond secret de soi-même
toutes les profondes puissances
en forces tenaces
qui mènent leurs chasses
en commandant en maître.

Être dans cet univers
de devenir et de mouvement
un élément autonome
qui, pur en lui-même
et conscient de soi
dans ce monde mouvant
tend vers son propre effort.

CHERCHER

LA VOIX

Toujours en moi cette claire et lointaine voix
qui me dit doucement : "Viens",
qui me sollicite et éveille mes désirs
et me chagrine – pourquoi ?

Toujours cette lointaine voix sans mots
qui éveille en mon âme
comme un doux tournoiement caresse en soupirant
et touche à la fleur des rêves.

Toujours en moi, cette douce et claire voix
qui éveille mon désir le plus cher
et toute la nostalgie qui habite mon âme
l'attire à ses secrets.

Comme un coquillage rejeté par la mer
reste sur la plage à bourdonner
et sent vibrer dans ses parois
le grondement du chant infini,

ainsi suis-je là, au bord austère de ma vie
à gronder de cet éternel : "Viens",
qui me sollicite et éveille mes désirs,
et me chagrine – pourquoi ?

ANGOISSE

L'angoisse est venue
d'un pas pesant ;
elle a, avec puissance,
pris possession de mon âme.

Elle a bien fermé
les volets de ma joie.
Elle a établi
sa nuit en moi,

où elle chante
sa cantilène.
Je l'entends
et je suis seul.

Plus de visage ami
autour de moi ;
plus de force
qui me soutienne.

Plus de pas sonore
qui s'approche de moi
et m'arrache
à cette peine croissante.

Mais cette horrible cantilène
qui résonne ;
l'angoisse a vaincu...
Je suis seul.

Je suis seul
en cette violence ;
je suis abandonné,
Dieu, effrayé.

LUMIÈRE ENGLOUTIE

Pour moi, la lumière est éternellement engloutie
qui me créait des paradis aux splendeurs du matin,
où un jeune bonheur étincelait à mes yeux.
Maintenant, tous mes horizons sont gris et bornés.

Moi qui aimais tant cette terre, d'un cœur allègre,
et buvais la joie à la lumière et dans l'obscurité ;
moi qui pensais trouver un bonheur solide,
j'ai trouvé une tristesse que rien n'arrête.

Les choses sont si petites, ah ! et durent si peu ;
lentement en moi est né un profond désir,
que rien ne peut assouvir, encore inexprimé,
et qui demeure inaccompli et incompris,

mais qui veut monter dans les hauteurs par-dessus nuit et étoiles,
et veut aller reposer par-delà les siècles,
dans le cœur de ce Lointain qui englobe tout.
Mais je ne connais pas le chemin qui y mène.

L'ENFANT DE L'HOMME

L'enfant de l'homme est un chant ;
il chante en lui-même et ne le sait pas,
mais il offre à l'homme, inconscient
de mort ou de vie, d'action ou de repos,
son chant d'étoiles, de fleurs et de chevaux,
de poupées, de soleil, et de nuages errants,
de tout ce qu'il trouve dans son voyage,
dans le sommeil ou la veille, c'est un enfant.
Un chant existentiel, étrange et propre,
jailli d'une poussée profonde comme l'abîme,
et qui coule en un jeu, le chant de son âme.
Mais il ne l'entend pas, ne le pénètre pas.

Celui qui l'entend, pénètre ce chant
qui devient la calme et vaste contrée
du silence, quand soudain charmé
de son propre chant, il s'entend lui-même,
et écoute dans son propre cœur
la joie, et pour la première fois, va sentir
la douleur d'une vie plus profonde ;
alors, il clôt les yeux et, lentement
dans la lumière hésitante de cette apparence,
il discerne, affligé, sa jouissance
et son étrange peine, encore sans nom,
puis, ouvre à nouveau les yeux, et fixe...

Il ouvre à nouveau les yeux et fixe
l'éclat obscur qui alourdit
chaque vie, et tisse des mystères
autour de tout ce qu'il trouve en contemplant,
tandis qu'en son âme s'agite
une inquiétude toujours plus profonde qu'il sent
comme une nécessité qu'on ne peut jamais sonder,
qui creuse sa racine en son fond,
et qu'il sent de ses profondeurs
sortir affamée et insatisfaite
comme d'une bouche qui veut entonner
un chant qui ne résonna jamais.

Un chant qui ne résonna jamais,
qui, non-chanté, disparut de nouveau
comme, au loin, sur l'horizon crépusculaire
un oiseau qui ne chanta jamais son chant,
mais s'enfuit, en-haut, à travers les airs,
jusqu'à ce qu'il se dresse, soupire à peine audible,
et soudain connu comme une lumière étincelante
qui a détourné son cœur

de son propre foyer, et sans repos,
en a préféré un autre pour demeure
dont en tremblant il a touché
le lourd secret : son amour s'éveille.

Le lourd secret : son amour s'éveille,
et comme une saveur coulante et douce,
c'est un mouvement qui tourne
autour de l'ami en lui, et conduit
jusqu'à la lumière où il vit, en rayonnant,
le doux ami ; et il s'efforce
en soupirant vers son profond éclat
pour le trouver lui tout entier
dans cette clarté et cette beauté, et être le même.
Mais, en tombant, jaillit en lui une peine,
qui tournoyant en son amour, éclate
en une lourde souffrance, jusqu'à ce qu'il dise :

OH, LOURD SECRET

Oh, lourd secret : ce qu'en vous j'adore
je ne puis en vous le trouver,
bien qu'il n'y ait aucun bonheur au-dessus de celui-ci :
que vous adorer, ami.

Vers vous, je me suis dressé,
et ne puis à rien d'autre penser,
que penser à vous, soleil et lumière,
m'offrir moi-même sans mesure,

pour être un avec vous, être vous-même,
et trouver en votre fond
le trésor, hors duquel il n'y a rien,
n'étant rien en vous, ami.

Pourtant, pour moi demeure non-trouvé
ce que j'aperçus en vous,
cet unique, ce bonheur pour moi
qui n'est peut-être pas de cette terre ?

Qu'avec certitude, j'adore en vous,
bien que je ne puisse pas le trouver,
cela qu'aucun bonheur ne dépasse :
vous adorer, ami.

MON DÉsir DEMEURE

Mon désir demeure d'être vous,
tandis que disparaît la saisie de mon être.
Comment m'allumerais-je dans votre profondeur
en flamme de votre aspect le plus secret !

Une claire goutte d'eau tombe ainsi
en perle dans une autre,
ainsi ne sont-elles qu'un seul éclat
perdu l'un dans l'autre.

Mais l'homme garde des traces profondes
imprimées dans toutes les mains.
Chacun étire ses sillons
en traversant tout au long le pays de sa vie.

Et même si d'un chant identique,
il en est deux qui s'unissent l'un à l'autre,
leurs voix ne résonnent pas pareil,
et, soupirant, ils doivent se taire.

LE MISÉRABLE MOT

Il y a un profond secret en moi
que j'aimerais bien vous dire,
même si je dois le bredouiller, ce serait
de déposer mon âme en vous.

Il vit en moi, soit loin, soit près
un oiseau qu'on ne peut pas prendre
qui, timide, cède dès qu'on s'approche de lui,
et tait ses plus beaux chants.

Cela fleurit tout blanc, comme un cerisier en fleurs,
qui parfois traverse joyeusement mes jours.
Parfois, je ne puis que me plaindre
de cette étrange possession.

Cela s'enfonce parfois dans l'abîme le plus profond
mais, étoile au-travers des nuits,
jaillit en s'élevant soudain jusqu'à la bouche de l'âme
qui en tremblant dans l'attente,

va dire en murmurant déjà
du bout des lèvres la béatitude du mot.
Pourtant, l'on entend qu'un soupir :
cela s'est déjà enfui.

C'est une jouissance et un manque
qui alternent continuellement dans mes jours.
Je ne puis dire ce que c'est :
je dois le porter sans paroles.

AH, VOS YEUX

Ah, vos yeux me considèrent, interrogateurs :
vous ne savez ce que signifie mon langage.
Je vous ai trompé, vous et moi,
Et j'ai seulement agité l'inquiétude en moi.

Et ces vagues tempétueuses frappent
les bords de ma tranquillité
qui, intacte dans le violent mouvement,
résiste et ne rompt pas.

Ah ! mes mots sont de vieux chemins
qui ne pénètrent pas cette nouvelle contrée.
L'homme entend seulement ce qu'expriment les mots,
il ne comprend que cela.

Alors, vous ne me ressentirez jamais complètement,
vous ne devinerez jamais la profondeur de mon rêve commençant
ni ce que signifie mon langage hésitant,
le lourd langage de son sens véritable.

Ma vie est en moi renfermée.
Vous ne comprenez pas comme je vous aime.
Ah, vos yeux me considèrent, interrogateurs ;
vous ne pénétrerez jamais dans ma profondeur.

ÉCOUTEZ DONC

Écoutez donc mon silence éperdu :
laissez sombrer tous les mots en silence.
Peut-être montera jusqu'à vous, sans paroles
ce qu'aucun homme n'a voulu articuler.

Par-delà mots et signes, fleurit peut-être
le royaume qui veut nous recevoir,
où, tous langages enfuis,
nous pourrions sombrer l'un dans l'autre en silence.

MON SILENCE MONTE

Mon silence monte contre votre silence paisible,
et croît vers vous dans la joie, presque inconscient.
Il vient de vous en moi quelque chose qui goutte d'en-haut
et descend plus profond, et repose en mon fond.

Et une lumière descend de vos feux les plus profonds
élargissant en moi son aspect inconnu.
À l'infini je sens mes rêves se purifier
comme si tous mes horizons s'abaissaient.

Et je me sens doucement en vous, glissant en vous :
Vous vivez en moi, il n'y a plus de frontières ;
nous sommes unis en une existence, nous deux...
Nous deux, ah... et je suis de nouveau seul.

Et mon silence monte contre votre être-lointain,
en pleurs muets qui, en un flot sauvage
de malheurs tournoyants viennent me peser sur l'âme
et martèlent contre la digue de mon sang.

VOICI DES ÂMES

Voici des âmes l'éternel soupir,
l'éternelle souffrance échue à l'homme :
l'élan passionné pour fuir
l'étroite limite du réduit de l'âme,

d'où se meut la source de sa propre vie
qui, avec un doux chant, coule d'une chaude profondeur
et poussée sur le courant de son propre flot
avec un élan joyeux se hâte vers une autre vie,

mais sur son cours, au-travers d'étranges vallées,
ne trouve jamais le fond d'autres sources
et sans but, ici et là, va errant,
et invente un chant plaintif pour sa propre consolation.

Oh, source de joie qui conduit à tant de souffrances !
Que l'élan de la vie ne trouve jamais son repos,
mais rassemblant tous les courants vers les mers,
pousse sa houle vers une côte jamais trouvée.

SOLITAIRE

Je ne serai jamais vous, ni vous moi ;
comme deux étoiles nous roulons
de nouveau toujours plus séparément.

Comme un courant vers un autre courant,
cherchant en un seul flot le sein de la mer,
notre élan pousse à fondre nos deux brûlures
en un seul feu.

Mais une puissance plus forte tient la flamme
de chacun élevée dans sa propre incandescence.
Nous sommes comme deux courants
toujours séparés l'un de l'autre par une digue.

Nous restons liés à l'infranchissable
frontière de notre existence.
Nous sommes séparés, l'homme à côté de l'homme
chacun solitaire en sa terre,

et nous sentons la brûlure de chacun
brûlant pour chacun séparément,
si bien qu'ainsi renfermés, nous devons mourir
chacun à l'intérieur de ses murs brûlants.

Je ne serai jamais vous, ni vous moi ;
comme deux flammes, nous brûlons,
séparément, côte à côte.

LE TISSERAND

Qui êtes-vous que je sens de nouveau occupé
à tisser en moi votre sombre toile ?
Votre navette va sans cesse,
et je me sens saisi toujours plus étroitement.

Et, rêve après rêve, est tissé
pensée et action, résistance, abandon,
ma souffrance, mon espérance, mon bien, mon mal,
se trouvent déjà tissés, fil à fil.

Et ce vêtement m'est passé,
toujours plus étroit, qui grandit selon une loi obscure.
Ô, tisserand de ce tissu de vie,
je suis pris dans vos fils.

ÉTÉ SOLITAIRE

Le coucou jette son cri perdu à travers l'été.
Ce cœur perdu frappe son battement sans repos
et l'on sent plus lourdement combien il est lourd de porter
parmi tout ce soleil sa solitude encore plus profonde.

Car l'été vit si beau, et vibre dans ma vie
éveillant de chaudes joies dans l'âme pleine de beauté,
mais un triste sentiment continue de planer parmi ces joies
comme en une lumière inflétrissable, un obscur jeu d'ombres.

Ah ! toute frontière d'être creuse un gouffre immense,
et dessine la limite étroite du domaine vital de chacun.
Je porte toute sa souveraineté, ô été, en mon être,
mais plus profonde, indéracinée, ma solitude persistante.

L'amour peut en lui-même aussi connaître tous les êtres,
l'âme de l'homme demeure toujours prisonnière en elle-même.
Le coucou jette son cri, solitaire au travers de l'été,
l'âme traverse solitaire son royaume intérieur.

LE HAUT PAYS DU CŒUR

Le haut pays du cœur est situé solitaire
en des clartés éblouissantes encombrées de nuages.
Les oiseaux des lointains viennent pour le peupler,
là paissent mes troupeaux, mes pensées chatoyantes.

Leurs lents mouvements n'ont ni direction ni fin,
elles se suivent l'une l'autre, ne se cherchent ni ne se séparent,
elles ne mesurent ni jours ni nuits ni temps :
le haut pays du cœur est situé en une gloire d'éternité.

Je mène leurs voyages vers chaque horizon,
tissant la trame de leurs jours d'un chant de flûte ;
et porté en haut sur le tangage de leur dos,
je mène leur errance du matin au soir,

environnés de vols d'oiseaux, tous mes désirs
qui circulent et errent en toutes contrées
à la recherche d'une branche pour se reposer, d'une âme pour leurs nids,
tirant et revenant en fuite et sans repos.

Ah ! le haut pays du cœur est situé solitaire,
et bien que vous désiriez vous trouver une terre en héritage,
votre voyage sera éternellement stérile, comme celui des vents,
ô oiseaux, mes beaux bien-aimés.

JE SERAI SEUL

Je serai seul pour vivre
dans le cachot de ma solitude,
dans un effort inlassable et grandissant
pour être délivré de ces liens.
Mais celui qui une fois s'est glissé
sur le seuil de son éternelle loi
ne m'a fait promettre aucune rédemption :
pour toujours situé en moi-même,
résonnera toujours dans mon silence
le son lointain de mon appel,
qui sombrera sans réponse.
Jamais dans cette malédiction
je ne m'adjoindrai le séjour d'aucune âme :
je serai seul pour mourir.

À LA SOLITUDE

Vous êtes ma compagne de voyage, vous et la mort.
Vous me suivez à travers mes ruelles les plus secrètes,
et votre ombre est grande comme un nuage,
qui, obscure, continue de peser sur ma joie chancelante.

Vous êtes tellement silencieuse, vous n'avez pas encore dit un mot,
et je n'ose pas m'habituer à votre présence,
et je sens comment vous surveillez chaque geste
et que vous voulez connaître le secret de mon existence.

Je ne puis échapper à vos yeux d'acier,
qui, sans lumière et sans pitié
imposent leur conduite à mon agir,
et tentent de rire de moi.

Je suis votre proie, à vous liée ;
de vos mains, je mange mon pain quotidien.
Ô, compagne de voyage, vous comptez les instants de ma vie,
ô, solitude, vous êtes... vous êtes... la mort.

COMPAGNE DE VIE

Vous serez désormais, en un geste silencieux
penchée sur mes jours,
ô, nouvelle amie, ô mort.
Car, lorsque je vous trouvais pour la première fois,
votre bouche sans lèvres ne s'est pas
plissée en un rire sarcastique.
Votre parole qui résonna dans le silence,
n'apporta sur ma tête qui sombrait,
aucune malédiction qui étouffât toute joie,
mais m'a dit dans sa sobriété
l'être de cette terre.
C'est pourquoi, ô mort, désormais,
marchant abandonné à votre côté,
et dans votre ombre, comme genre de vie,
je connaîtrai la valeur de toute chose.

FATIGUE DE VIVRE

Ah, être un homme vivant et mourir chaque jour,
vivre dans la peine d'une grande et continuelle privation,

vivre tandis que périssent puissance et intelligence
dans une résistance sans force et un stérile recommencement ;

être seul au combat pour vivre en fuyant toujours,
et toujours à chaque geste, sentir davantage la mort s'accrocher ;

et à chaque geste se sentir plus profondément couler
dans l'eau de cette souffrance qu'on a seulement à boire.

Ah, être un homme vivant – et pourtant essayer de vivre
d'avoir sa part à une aspiration éternelle,

un soupir jamais apaisé, haletant vers cet accomplissement,
et sombrer sans fond dans un silence sans fin.

DE PROFUNDIS

Personne n'entend ma plainte du fond de cet abîme,
et comme j'appelle sans cesse, sans cesse ?
Aucune réponse ne résonne.

Je suis tourmenté,
et fatigué à mort dans mes peines,
et continuellement tourmenté, quoi que je fasse.

Maçonné dans cette voûte d'âme,
je ne trouve aucune issue pour moi-même,
et je crie vers vous.

Personne ne m'entend ?
Personne n'entend, personne, ma plainte ?
Comme j'appelle, sans cesse, sans cesse,

tandis que monte plus haut en flot noir
le sang de mon cœur enténébré.
Je crie vers vous.

M'entendez-vous ?
Pourtant, depuis ces profondeurs, entendez, entendez.
Mon appel ne résonne pour personne ?

Ô, vous qui me tenez dans cette étroite étreinte,
dans cette misérable violence d'âme,
je crie vers vous.

Je pleure vers vous !
Vous qui m'enfermez en moi-même,
oh ! sauvez-moi, sauvez-moi de ma détresse.
Le silence étrangle mon âme à mort.

TROUVER

L'UNION

Qui m'a touché ?
Qui a des mains si légères ?
Ô Dieu, je me suis éveillé
dans votre pays enflammé.

Avec votre visage enflammé
vous vous tenez penché sur moi.
Oh ! cachez-moi de devant votre lumière,
couvrez mes yeux mourants.

Mon Dieu, ainsi suis-je maintenant
plongé dans votre sein,
apaisé, uni à vous,
déployé dans votre grâce,

apaisé, uni à vous,
disparu, en vous perdu,
apaisé, uni à vous,
en vous renouvelé, né de nouveau,

seul et un avec vous,
et, par votre force, élevé
jusqu'à ce nouveau royaume en vous,
que vous m'avez donné ;

votre royaume qui m'entourne
comme un poisson l'est de l'eau,
votre royaume qui me pénètre,
avec une eau vivifiante,

ô, torrent dans ma vallée,
ô, montagne au travers de mes vallons,
de toutes mes nuits, vous
le rossignol impétueux,

ô, mon soleil bien-aimé,
ô, rayon englobant tout,
ma source d'amour et de vie,
mon unique source d'haleine.

Moi qui maintenant partage
votre profonde vie trinitaire,
et qui sais qu'en votre amour
le monde entier se trouve écrit,

je ne suis plus seul :
j'ai trouvé le chemin
de tout espace de vie :

je suis lié à vous.

Pourtant, laissez-moi reposer maintenant
plongé dans votre sein,
apaisé, uni à vous,
et déployé dans votre lumière.

REPOS

Laissez tout tranquille, encore plus tranquille,
et s'engloutir sans rivage :
je dois être seul, encore plus
pour sombrer dans votre mer,
pour descendre, me noyer
dans votre sein sans fond,
je dois être défait, dénué
d'espérance et de pensée.

Je sais bien que vos profondeurs me font signe,
votre eau m'est offerte comme boisson,
mais comment saurai-je désaltérer ma soif
si j'habite en mes désirs ?
Ce doit être tranquille, encore plus tranquille,
tout en moi doit s'engloutir
pour sombrer comme dans une mer,
dans votre sein sans fond.

DOUBLE-UNITÉ

Qu'y a-t-il d'autre que nous deux,
que vous seul en qui je suis,
que moi seul séparé de vous,
qui reconnais en vous mon existence ?

Qu'y a-t-il d'autre que cette vie,
que ce double être-un
de vous en moi, et que mon effort
d'être un avec votre unité ?

Qu'y a-t-il d'autre que votre don
que votre amour et ma peine,
que tout vous-même en ma vie,
et que ma participation à votre être-divin ?

VOTRE ABÎME

Lorsque vous m'attirez dans votre abîme,
et que je me jette en vous, impuissant,
ô, naufrage sans fond de la connaissance,
ô, nuit grandissante et englobante,
ô, profondeur immense et éblouissante,

ô abîme où je me suis noyé
comme en une mer immobile,
abandonné d'espérance et de mémoire
transporté de joies sans courant,
je gis rivé en de bienheureux liens ;

ô abîme où est dévorée
la souffrance de cette existence corporelle,
ô Dieu dénué de tous mes désirs,
je gis nu, attaché et lié
dans vos profondeurs insondables.

DIEU ET HOMME

Vous m'êtes proche comme une haleine,
pourtant vous me chassez en tempêtant,

vent violent, je ne vous enserre pas :
je ne suis pour vous qu'un misérable roseau,

qui penche vers le sol en frissonnant,
et murmure timidement dans votre bruyante violence :

je suis trop petit pour votre puissance.
Vous ne pouvez être qu'en vous-même,

et moi en vous, comme dans le vent
une bouche qui trouve son haleine.

Votre amour est pour mon cœur trop grand,
pourtant, je meurs du désir,

ô Dieu, de votre communion.
Mais je suis homme, tandis que vous êtes Dieu,

et cet abîme nous sépare, béant,
malgré votre amour et tout mon combat.

En vous, je ne puis m'enfoncer
tant que je chante ce chant terrestre,

jusqu'à ce que votre souffle, vent éternel
me détache, feuille, de l'arbre de la vie.

PRIÈRE

N'oubliez pas, Dieu, que nous ne sommes que des hommes,
qui à travers le pays de notre obscure apparence
sommes en chemin vers vous et notre paix.

Pensez à notre cœur, quand il tisse son amour
pour aimer ce qui lui est donné sur cette terre,
où vit pourtant sa constante inquiétude de vous.

Pensez, ô Dieu, à notre existence affamée
que tous nous devons parcourir sur la même route
de misérable joie et de grande privation.

Car vous êtes si loin, et votre présence
est comme le soleil qui seulement de temps en temps
nous mène à travers le jour avec un pâle rayon.

Et nous désirons, Dieu, dans notre détresse,
en rompant parcimonieusement notre pain quotidien,
les yeux bénissant d'un compagnon de route.

Pensez, ô Dieu, à notre cœur et à sa peine,
pensez qu'à travers cette obscure apparence
en chemin vers vous, nous ne sommes que des hommes.

ACCEPTER

PETITE ODE À CE MONDE

Je sais que vous ne pouvez me donner
ce que je cherche,
pourtant vous ne m'êtes, et la vie non plus,
une malédiction.

Car ce que j'ai trouvé en vous
m'est trop agréable
pour que je maudisse mes blessures ;
vous m'êtes agréable

et je vous sais gré de pouvoir apprendre,
même si cela me fait mal,
qu'un jour mon constant désir
sera exaucé.

Qu'un jour je pourrai trouver,
ô sécurité,
ce qu'en vous j'ai toujours aimé :
l'essence de Dieu.

C'est pourquoi, bien que vous ne puissiez me donner
ce que je cherche,
vous ne m'êtes, ni cette vie,
vous ne m'êtes une malédiction.

BONHEUR

Cette vie demeure agréable
malgré ce qui m'y manque
et toute peine amère
et malgré toute mort.

Car, comment donnerai-je
tout ce qui déjà périt,
aussi longtemps que m'est laissée
cette douce vie ?

Et que donnerai-je pour cette dernière souffrance
quand m'affligera la mort ?
Après cette séparation
le Père ne nous attend-il pas ?

LE CHANT DE LA VIE

Ô Dieu, qui me laissez jubiler
de ces voyages accomplis,
nous qui à travers joies et chagrins
avons cherché le chemin de la vie ;

bien que nous ayons désiré nous plaindre
avec un visage en pleurs,
comme un enfant qui, en pleurnichant
se tient sur le sein de sa mère ;

nous sommes à la source de la vie,
et nous ne devons pas nous plaindre,
mais nous fortifier, et avec force
oser le voyage de la vie.

L'AMI

Nous vivons tous en solitude
mais, pourtant, je vous remercie, vous qui êtes mon ami :

chacun de nous porte, profondément sacré,
son secret le plus saint,

qui comme un fruit de l'année en son été
se gonfle en germe lourd de sa propre vie,

et, solitaire, chargé de sa souffrance,
attend la chute assourdie de la mort.

Mais ce que l'on confesse d'âme à âme
croît à travers le mur de la solitude

comme des pousses qui traversent un mur de séparation
alliance comme un lien vital.

Ô ami, nos âmes ont grandi ensemble,
pourtant, nous restons enchaînés à nous-mêmes,

et allons, chacun selon sa destinée,
notre chemin solitaire, mais nous sommes délivrés.

À JÉSUS-CHRIST

Quel que soit votre nom, ô Frère, Ami et Père,
ô Berger qui vous êtes consacré vous-même en agneau
et par les chemins de cette terrestre errance
vous m'avez conduit à votre enclos comme votre brebis ;

Votre doux appel où toutes les voix défailent
résonna dans mon silence, et j'écoutai.
C'était votre amour qui descendait vers moi
quand j'errais par mes obscurs chemins.

Maintenant, vous me conduisez et me précédez, lumineux,
d'un geste ferme, de vos mains bénissantes.
Doucement illuminé de votre douce gloire,
je vous suis, sous le joug de vos liens.

Mais vous êtes bon : vous êtes mon fidèle conducteur.
Je sais vos pas sur mon chemin, près de moi ;
ô mon protecteur, mon bien-aimé libérateur,
j'avance avec vous, vous avancez votre pas en moi.

Et que mon pied trouve parfois lourd le pas de l'errance,
quand l'horizon sombre dans le sein des jours,
j'ai votre pain, j'ai votre sang odorant,
j'ai votre pardon pour mes plus bas reniements.

Quel que soit votre nom, qui à ma vie,
comme à un fleuve, a offert son lit,
vous qui, ô désir, demeurez alentour de moi,
vous m'avez invité comme un fils vers votre demeure.

ODE À LA VIE SOLITAIRE

Maintenant que j'ai grimpé les hauteurs de cette existence,
où vous m'attendiez comme une épouse pour la vie, ô solitude,
maintenant que j'ai combattu cet étrange combat en moi-même,
mon âme reprend souffle comme après une nuit oppressante.

Avec quelle paix la lumière s'étend sur les jours sereins ;
mes horizons s'allongent comme une houle d'un bleu nébuleux,
le silence vit alentour, où les promesses osent
comme des arbres, où le soleil lance son éclat doré.

Maintenant, le cours de ma vie devient comme un grand fleuve
qui porta ses lourds courants dans un lit solide et profond,
charriant ses eaux dans les terres qu'il féconde
de ses flots chantants aux larges murmures.

Vous me fûtes, ô solitude, un bienfait dans ma vie,
par votre langage secret qui exprime l'énigme de la vie,
par vos mains, où les froides coupes tremblent
d'où l'âme rompt le pain de sa paix.

Qui vous a une fois connue et a une fois éprouvé
ce que vous préparez à celui qui a osé se réconcilier avec vous,
et quoique les brûlures de la vie brûlent encore si profondément,
celui-là a acquis en son âme une source plus profonde de force.

Et le cœur peut peser encore lourd en ces hauteurs,
comme lorsqu'on voit le soleil en son éclat automnal ;
je sais, et cela me fortifie, qu'après que l'hiver sera passé,
un nouveau soleil viendra bientôt pour faire lever l'aurore d'une nouvelle vie.

JOIES ÉLÉGIAQUES

1945

DÉDICACE

Comme un jardinier vous offre les fruits
qu'il a pu cueillir dans ses vastes jardins,
où tout l'été se reflète en leurs formes,
la volupté et le don plénier de la terre,

comme il aime leur courbure, leur duvet et leurs couleurs,
l'or et le jaune, le rouge et le violet flamboyant,
les éclats profonds et leurs lourdes odeurs,
d'où monte tout le bienfait de l'année,

ainsi, je vous offre ce qui, dans le jardin de ma vie,
au printemps et en été , a mûri en poésie,
de la souffrance et des joies, qui comme d'étranges floraisons,
s'est levé de mes jours.

JOIES ÉLÉGIAQUES

JOIES ÉLÉGIAQUES

I

Béni qui vous a trouvé, entouré d'une ombre de lourdes nuées
dans votre propre profond bois, qui murmure dans une crainte
de silence, où un chant dans le lointain, en sifflant des vents,
entoure en le protégeant votre rêve incompris.

L'éclat demeure incertain, de votre gloire atténuée ;
vous êtes comme la floraison du soir, quand le crépuscule tombe alentour,
comme la nostalgie autour de l'âme quand elle doit entendre
comment, dans son propre bois, son bruit le plus doux s'égarer.

Ô désir bel-obscur, qui, éternellement inexprimé,
jaillit au plus profond des sentiments et adoucit toute souffrance,
mais laisse derrière lui une tristesse infinie, mi-éclosée,
et qui cherche le repos, mais n'en trouve aucun.

Ô enchantement qui transporte, ô chant silencieux,
qui nous libère en vibrant et nous captive à ses rythmes,
qui nous fait languir de désir dans notre plus profonde joie,
ô rêve qui ouvre sa fleur élégiaque en ce poème.

II

Ô rêve qui s'étend haut par-dessus vents et tempêtes,
comme un royaume bienheureux où l'angoisse n'a point d'accès,
ô lumière à la transparence voilée où vit l'univers recréé,
sanctifié et apaisé, en d'insaisissables formes,

comme à son pôle, mon âme est attirée par vous ;
en vous la terre est toute fleurie en un éclat d'éternité.
Aucun autre horizon ne peut plus m'attirer dans sa lumière :
tout ce qui ne fleurit pas en vous n'est qu'ombre et obscurité.

Par vous seulement, ce royaume d'ombres et d'images
trouve une signification plus sainte et plus haute dans votre altière lumière,
ô rêve voilé-clair, qui en sombre volupté rayonnez,
ô splendeur qui êtes l'ultime obscurité avant la lumière de Dieu,

heureux qui vous a trouvé. À lui le secret est donné
de ne pas se tenir là, aveugle et désemparé dans la forêt de sa propre vie,
mais d'avancer sur le chemin obscur, du pas ferme du pèlerin,
dans l'humilité d'un œil qui regarde en haut vers votre haute clarté.

KATHARSIS

Apparence cachée,
environnée d'obscur, et douce,
d'où tenez vous la puissance
de me lier ?

Mes vents les plus mouvants
trouvent-ils le repos
au plus profond de votre nuit ?

Ô être secret
environné d'ombre
levé dans l'âme
et si tentant,
je suis dans votre gloire
comme la terre perdue
dans la clarté de la lune.

Mes voix se meurent ;
je me tais dans votre nuit ;
je suis tout en votre pouvoir
et j'écoute :
avec un murmure tremblant
votre ténèbre m'entoure,
et votre nébuleuse splendeur.

Le bonheur vient m'environner
en mystère sans mot,
comme le blanc givre froid
fait, la nuit, sur les allées d'arbres,
et me tient soulevé
dans une vie chancelante et rêveuse
où je m'évanouis.

INEFFABILE

Oh ! puissé-je vous dire en silence,
vous approcher sans vous blesser
par mes mots.

Voici, vous me faites signe,
mais je défaille
quand j'approche.

Merveille mouvante,
vous jaillissez
et disparaissiez à nouveau.

Oh ! si mes sonorités pouvaient vous saisir,
si je pouvais vous embrasser,
et méditer en cet instant !

Mais, chaque fois,
mes tentatives
sont des mensonges.

Chaque approche
déraisonne
et erre davantage.

Et en parlant je saigne et je brûle
de ce qu'obscur et inexprimé je soupçonne,
et dois échouer.

LE POÈTE

Le poète taille son image
dans le bois rugueux des mots.
D'une douceur enivrante comme le vin,
sa fièvre aiguë le pousse.

En lui se meut, profonde et secrète,
avec une merveilleuse jouissance,
l'image indéfinissable
qu'il aime et redoute.

Il y a une douce peine
en cette haute volupté,
quelque chose que rien ne peut apaiser
et qui cherche un vrai repos.

Il taille dans le mot rugueux
son murmure intérieur,
quelque chose qu'il a entendu
en phrases inexprimées.

Et, soupirant, il taille son image,
poussé et lié,
de ce que cache son âme
et qu'il a trouvé dans son chuchotement.

Et le mot rugueux fleurit
en une vie d'un éclat éblouissant,
et l'image de l'âme vient
planer tout au long de ses versets.

Et celui qui entend la claire sonorité
de la vivante parole
se réjouit de l'ardeur
qui brûle en ses profondeurs.

Seul le poète porte
sa peine insoupçonnée
de ce qui dans le mot rugueux
n'a pu être taillé.

À CELUI QUI EST CACHÉ

Je vous ai perçue depuis longtemps,
voix secrète et cachée,
dans les silences, les actions et les rêves,
dans les roses et le genêt en fleurs,
dans les yeux et le soir et les arbres,
avec votre accent tendrement pénétrant.

Je ne savais pas ce qui me charmait,
je vous soupçonnais pleinement belle, et j'étais heureux.
Maintenant je le sais, cette voix que j'entendais,
tous les autres passent bruyamment à côté.
Je reste seul avec vos chantantes paroles,
le long du chemin, et de côté...

Tandis que pour tous je suis perdu,
vais-je rester seul où je me tiens ?
parce que j'ai été choisi par vous,
que je suis devenu un étranger qui, sans pitié,
a été écarté des chemins assurés,
et qui deviendra bientôt un exilé ?

Je le sens : d'amers renoncements m'attendent
si je veux vous rester fidèle,
ceux d'une tâche virile et pleine d'attente :
patiemment et en silence, comme une femme,
attendre dans la privation et la pénitence,
la joie de concevoir votre parole !

Mais je le veux, qu'au moins mon âme puisse entendre
votre voix et son discours chantant,
qu'au moins naisse en mon fond
votre balbutiant et chuchotant commencement
qui croît en un chœur mouvant
que j'aime inexprimablement.

ESPÉRANCE DE POÈTE

Si parmi ces milliers d'agités
il s'en trouve un seulement qui comprenne,
si parmi ces rieurs et ces joueurs de cartes
il se lève seulement un visage,

pour entendre le chant que solitaire je chante,
et silencieux demeure en l'entendant,
s'il en est un seulement que charment mes accords,
un seul qui trouve joie et consolation dans mes paroles,

alors c'est assez pour mon âme solitaire,
assez pour mon labeur et tout ce qui est advenu ;
s'il en est un seul dont la vie et le destin
aient jamais été semblables aux miens, et ait dit : merci, ô Dieu !

LE CHANT DE LA TERRE

PRINTEMPS

CHANT DE PRINTEMPS

Les jardins fleurissent, blancs et rouges ;
pousses et tiges vert tendre.
L'eau scintille dans le fossé,
les merles ne peuvent plus se taire.

L'air est mystérieusement mû
d'une haleine profonde et de soupirs,
et dans le vent, transporté dans les hauteurs,
l'espérance tournoie qui en un chant veut s'élever.

Entends, en haut, au faîte du châtaigner
la grive qui chante doucement,
commence timidement, puis interrompt
son chant encore maladroit...

Ô vie, éternellement rejaillissante,
ô puissance qu'aucune mort ne peut contraindre,
ô joie qui emplit ma voix,
ô chant de printemps, je veux chanter !

VIOLETTES DE MARS

Un obscur petit bouquet
de violettes pourpres
cueilli en ce frais moment,
et toute ma chambre
est pleine de leur arôme,
il remplit aussi mon cœur : que ce soit le printemps...

Plein de désir
que de nouveau vienne le printemps,
qu'il nous sourie et nous illumine,
qu'à nouveau le matin,
se déploie une rose,
et que vibre la nuit au chant du rossignol...

Un obscur petit bouquet
de violettes pourpres,
et tout mon être est lourd de désir...
Les nuages courent
comme des arômes colorés.
Et les lointains, là-bas, sont de limpides yeux.

MATIN DE PRINTEMPS

Le soleil hésite à transpercer l'air embrumé
qui couvre les prairies de ses humides vapeurs.
Dans le léger silence, la multiple musique
de fins oiseaux chanteurs parmi les frondaisons.

Ce ne sont nuls accords aux tout-puissants accents
ni jubilation d'une chanson perçante,
mais c'est le tendre gazouillis qui de buissons et haies
coule par le matin comme une eau qui clapote.

La rosée est fraîche et ruisselle déjà des feuilles
ou se tient en tension comme une claire pierre.
L'ascension du soleil éclaire déjà tout,
et ce jour est déjà tout entier de lumière.

SOIR DE MAI

Écoute ! Le soir bourdonne d'abeilles lourdes de miel
qui, des jardins et des prairies en fleurs,
retournent au rucher où le jaune rayon
coule déjà en gouttes de leur doux fardeau.

Les airs parfument et un lourd murmure
hante les hêtres tels une paisible demeure
tout le long des étangs aux frissonnants roseaux
tandis qu'à l'horizon les étoiles éclosent.

Merci de cette paix, ô Dieu, merci de ce repos,
et merci de ce jour où d'une joie tranquille,
de vos mains qui jamais ne sont vides de grâces,
je reçois du travail la grave bénédiction.

NUIT DE MAI

La nuit fraîche se meut en un humide bleu,
en lumière écaillée qui des hauteurs s'avance,
où les étoiles mènent leurs chœurs éternels
alentour de la lune glissant des nuages.

Et la terre peut contempler ce jeu
et sent en tournant en elle-même, comme elle fleurit,
enivrée de clartés, et comme une rosée désaltérante
descend en son silence comme un rêve.

Vous voici, Vierge, levée haut par-dessus nous,
vous, belle lune, éclatante de l'amour de Dieu,
et qui par votre sourire, charmez l'âme
guérie de son angoisse pour une plus profonde joie.

Et quand souvent nous manque la paisible lumière
où l'homme reconnaît ses chemins assurés,
nous voyons cheminer nos nuits d'un doux éclat
et votre face vers la nôtre tournée.

PRINTEMPS

Les feuilles bavardent,
vert sombre.
Déjà l'abeille vient
avec un doux baiser
vers chacune des fleurs.

Maintenant en secret
gonfle le noble fruit
aux branches qui s'élèvent
dans l'air tiède
presque immobile, en se berçant, rêveur.

Le soleil de ses feux
rayonne tout-puissant
qui, vibrant en mon âme claire
y verse un flot de joie.

FLEUR DU SOIR

Une fleur dans le soir
et à demi fermée,
un papillon plongé
en elle, son calice.

De miel et de couleur,
de soleil enivré,
maintenant somnolent
dans le repos noyé.

Les moustiques du soir
bourdonnent doucement,
autour des deux
de façon monotone,

bourdonnant alentour
de cette mince vie
quand et mort et ténèbre
se tissent peu à peu.

La fleur, le papillon,
l'obscurité du soir,
oh ! c'est le chant de l'âme
que maintenant, j'écoute.

SOMBRE NUIT DE MAI

Maintenant la nuit pleure ses larmes sur l'herbe,
dans de profonds soupirs qu'aucun mortel n'entend.
Il n'est plus de rayon de ce qui fut lumière,
et puisse consoler sa noirceur sans limite.

Lui reste seul, lourd fardeau silencieux
d'obscur souffrance, qui gonfle en silence
à tous les horizons où le disque lunaire ne grandit pas.
Cela gonfle en une mer de sombres douleurs.

Maintenant la nuit pleure ses larmes sur l'herbe,
mais l'espoir va pâlir enfin à l'horizon
dès que resurgira, comme en un verre en flammes
le soleil au travers des larmes embrasées.

BEAUTÉ DU JOUR

Ce calice va-t-il
où j'ai tant bu de joies,
et c'était ce matin,
dès ce soir se faner
et se cacher encore ?

Ô beauté périssable,
qui de fraîche rosée
avec la mort tissée,
ne parez qu'une aurore
et ne vivez qu'un jour.

Bientôt la nuit viendra,
lorsque vous serez morte,
frissonner alentour,
ô fleurs chargées de mort,
qui faites signe encore.

Et comme vous je suis,
je porte en moi la mort,
cachée.
Car ce matin pour moi
peut être le dernier.

CHANT DU MERLE

Dans le bois sombre
à l'heure obscure,
un merle chante,
flamme de feu.

Il retentit
d'éclats tranchants
clairs et dansants
en belle chute.

D'autres oiseaux
je n'entends rien,
car tout le soir
est le domaine

qui vaste, écoute
le chant puissant
de ce que conte
et dit le merle.

Jusqu'à ce qu'il
s'effraie soudain
de la lampe
dans la maison.

Il cesse alors,
le jour s'en va
tacite et mort.
La nuit grandit,
elle menace
toute-puissante.

ÉTÉ

APRÈS-MIDI

Par-dessus étang, lande et dunes,
les vents murmurent, lourds d'odeurs.
Les horizons le long des cimes
s'ouvrent limpides comme eau claire.

Par les silences vont les chants
que j'écoute, c'est mon plaisir.
Et mon désir aux larges ailes
de mon repos s'envole tel un héron.

SOIR D'ÉTÉ

L'ardeur des cieux rayonne en gloire.
La face plate des étangs s'est engloutie.
À l'entour des prairies égales où courent les brumes
le crépuscule descend ses voiles humides.

Le bois murmure doucement dans ce parfait silence.
Les derniers mugissements des lointains troupeaux disparaissent.
Ô bienheureuse espérance de l'aurore prochaine
tandis que le sommeil va lier mes yeux pesants.

Mais à travers le soir, comme un cœur qui combat,
soudain, le coup sonore du pic.

SOUFFRANCE DU JOUR

Le jour passa pleurant
le long de ma fenêtre.
Il pleure encore rouge
par la vieille allée de hêtres,
et de toutes ses heures,
aucune ne fut gaie.
Leur lourd cortège ne fut
qu'un seul chagrin pour moi.

Le soir passa pleurant
le long de ma fenêtre.
Et maintenant la nuit
étend sa noire puissance.
Il y a une plainte
supportable, et un cri,
une inexprimable
souffrance en moi.

Le jour passa pleurant
le long de ma fenêtre.
Je suis assis tout seul,
et nul qui me console.
Viens, mon âme,
laisse tout de côté,
et porte résignée
tout ce qui te fait mal :
qu'il en soit ainsi.

ÉTANG LE SOIR

Le soleil sombre dans cette eau,
le soir surgit de ces roseaux,
un canard bavard et pressé
quitte l'étang et ses vapeurs.

Plus aucune ride sur l'eau,
plus de froissement de roseaux ;
où le soir se répand sur les eaux
règne la paix en plénitude.

PETITE MÉLODIE DU SOIR

Soir, tombe maintenant,
tombe maintenant nuit,
je me sens abîmé
et viens reprendre force.

Soir, tombe maintenant,
et tombe doucement
et mets fin à ma peine
et viens calmer sa plainte.

Apporte le repos
à toutes mes envies
et donne-moi la force
pour tout ce qui me manque.

DERNIÈRE LUMIÈRE

La cime des plus hauts arbres
se raie d'un dernier soleil ;
les prairies blanches s'embrument
tout au long de l'horizon.

L'oiseau, le vent et la feuille
tout ensemble se repose.
Mais rien ne calme le cœur
quand les étoiles reviennent.

VEILLE

Entre les mains du soir
le soleil pèse, lourd de sommeil.
Il s'est tout englouti,
en un geste non-vu
dans sa couche.

Regardez donc, mes yeux ;
tout cela seulement
ne dure qu'un instant,
ciel et terre s'en vont
au néant.

Mais ce cœur sans repos
reste encore à veiller,
solitaire,
voulant rompre ses chaînes.

Ô Dieu, dans ces ténèbres
on a tant combattu.
Désaltère cette âme,
qui sans trouver de cesse
vers l'ultime salut
ne cesse d'aspirer.

PRIÈRE DU SOIR

Le jour s'en va par des sentiers obscurs...
ô doux Dieu, venez plus près de moi.
De faute et de souffrance je suis lourd,
dans le soir vais solitaire
prient ainsi : « Délivrez-moi du mal ».

Ce que j'ai fait me pèse lourd,
je suis lassé de mes faiblesses.
Laissez-moi quitter cet habit,
ô Dieu, comme au soir dans un lac,
m'aller désaltérer au bain de votre amour,

et reposer en votre grâce,
comme le soir en sûreté fait dans la nuit...
Le jour s'en va par des sentiers obscurs.
De mes faiblesses je suis las,
je prie : « Délivrez-moi du mal ».

AUTOMNE

AUTOMNE

Largement les ramures s'ouvrent à l'automne,
une volupté lourde de forêts dorées.
Nous n'aimons davantage que ces derniers jours
avant que meure enfin toute votre beauté.

Oh, le bronze brillant, oh, le rouge cuivré
du hêtre aux sombres cimes, du chêne enflammé,
et puis le blanc bouleau, et vous à quoi les roses
viennent dans le jardin suspendre leurs parfums.

Tout retient son haleine et seules quelques feuilles
s'agitent librement sur un fil invisible.
Pas d'autre bruit qu'une soudaine tourterelle
qui de rapides ailes bat le haut du bois.

Le jour porte chaque heure en son collier de perles
et la lumière fluide est comme un vin doré.
Oh bonheur de pouvoir retenir son haleine,
de sentir en son cœur qu'on est homme de paix.

Je le sais bien, ô Dieu, qu'à ces heures dorées
novembre va venir pendre ses froids brouillards,
mais au foyer le feu va bientôt s'éveiller
auprès duquel le cœur trouve un nouveau plaisir.

Je porte en paix le sort que vous me partagez :
il n'est sur cette terre aucune joie qui reste.
Mais aucune lueur de bonheur ne se perd
autant que notre cœur à vous reste lié.

APPEL D'AUTOMNE

C'est l'automne apaisé, ses brumes et ses bronzes.
Au jardin défleuri passe le vieil automne,
le chant d'oiseau est mort et le bois pleure seul,
et les grues recommencent leur lointain voyage.

Un cri par le pays que les oiseaux entendent,
ils ont à l'horizon le vieux signe revu,
c'est un nouveau bonheur dont le rêve les charme,
consoler de leur chant cette marée nouvelle.

Et nous qui dans les airs, voyons leur vol en ordre,
qui vivons en ces jours dont la lueur chancelle,
nous sentons comment l'âme ses ailes déploie
et commence vers Dieu l'audacieux voyage.

CADEAU NOCTURNE

Comme m'est précieuse
la toile d'araignée
chargée de la rosée,
suspendue aux buissons,
que j'ai vue au matin !
Les doux soins de la nuit,
de moi insoupçonnés
m'apportent gentiment
par des mains merveilleuses
ce si tendre cadeau.

ADIEU

Adieu, douce lumière,
les volets alentour
vont partout se fermant.
À demain.

L'agréable visage,
maintenant dans la nuit
repose en sommeillant,
bien caché.

Je suis près de la lampe
et reste solitaire
et j'ai l'âme alourdie
de soucis.

Le visage de Dieu
je sais bien qu'il est proche,
je me sens près de lui,
auprès de lui caché.

Et de là il élève
nos deux itinéraires,
je l'espère, ô lumière,
jusqu'à vous ; à demain.

MARÉE D'AUTOMNE

Voici un temps tissé tout entier de lourds ors
de lumière voilée et de pesants fruits mûrs.
Largement sur la vie un grand repos descend,
où l'on écoute en soi le murmure de l'âme.

Oiseaux et vents se taisent merveilleusement.
La solitude reposante est traversée
d'un rayon jaune, et un silence tissé du fil des jours
doucement et lourdement parfumé s'éclaire d'un profond éclat.

Été passé, lointain, périssable printemps,
comme pèsent vos fruits sur ce tardif automne,
comme votre abondance se peint en ces heures !
comme naît un sourire en un visage calme.

Dernière rose en fleur, toute semence mûre,
en murmurant le vent vient par ici courir.
L'automne est riche et grand, la plus haute action
d'une vie mûrissant le fruit qui vient à terme.

FEUILLE D'AUTOMNE

La feuille tombe jaune
dans les eaux de l'automne.
Une image s'écrit,
puis coule peu après.

Les arbres murmurent
avancent dans leurs rêves.
Et la feuille sous l'eau
repose et disparaît.

Un oiseau ? qui le sait ?
Un poisson ? qui le voit ?
L'oiseau même l'oublie,
le poisson n'en dit rien.

Et quand je tomberai
on me pleurera peu,
oublié de chacun,
aussitôt disparu.

PAYSAGE D'AUTOMNE

Il gît gris sous l'air bas
ce pays délaissé.
Peine sur le hameau,
et vide dans les rues.

Fatigue et brouillard autour des maisons.
L'arbre reste droit dans la chute des feuilles.
Les vents susurrent mais bougent à peine
et partout lambine l'obscurité.

DEMI-JOUR

Le jour se perd aux lueurs écartées du soir.
Le cercle des objets toujours plus rétrécit.
La nuit avance et son obscur visage
éteint tout alentour les derniers crépuscules.

Passant les allées d'arbres, les vents lourds fredonnent.
Tout le pays s'endort, soigneusement couvert,
comme fait un enfant, enivré de la vie,
s'allonge pour dormir dans des bras attentifs.

Ayant tout écarté, voilà que je me tiens
plongé dans les ténèbres, sans aucun rivage,
en supplications, seul ô Dieu, et sans mots
je sens mon cœur trembler, mû d'angoisse soudaine.

L'HEURE CRÉPUSCULAIRE

Voilà de nouveau l'heure et les larges nuages,
le dernier rai solaire penchant vers l'horizon
et dans le cœur montant du plus profond abîme
gonfle la lourde mer de mes vieilles tristesses
qui comme une marée surgit soudain d'en-haut
engouffre dans sa vague tout mon univers.

Je me croyais guéri de ces vieilles blessures
et leur force amortie, comme descend la mer,
mais ce soir, je le sens, de nouveau elles vivent,
c'est un flot jaillissant où je chavire entier,
renversant de mon âme les digues qui cèdent
m'exposant sans défense au torrent qui m'inonde.

Oh, sombre peine, à quoi je ne puis échapper,
tu croîs dans le cœur qui cherche son but éternel,
et tu es le désir que rien ne peut dompter
et qui lorsqu'il possède enfin n'est pas content.

CHANT D'AUTOMNE

Tournoie, ô vent, ton chant de peine autour de moi
sur les cimes mourantes des allées du parc,
tournoie encore, ô vent, la jeunesse est partie,
de toute sa richesse il m'est si peu resté.

Et les jours sont bien lents, solitaires et lourds,
tant de rêves partis, abattus contre terre ;
tandis que vers le ciel, en un geste figé
les arbres en priant lèvent encore leurs bras.

Et tous les ciex sont morts, monotones et froids
et les lointains sont là, sans lumière et fermés ;
en l'âme un triste poids grisaille toutes choses,
même le souvenir de ce dont nous jouîmes.

Et nous nous tenons seuls en ces heures obscures,
tel un arbre tremblant devant votre visage,
avec la plainte au cœur comme celle du vent
sur les cimes mourantes des allées du parc.

HIVER

GIVRE

L'hiver est là qui mord, mais les arbres fleurissent
comme blanches épouses en leur tendre robe
de dentelle de givre et de cristal tissée,
comme au printemps jamais les arbres ne fleurissent.

Tout est si blanc partout, tout est tellement beau,
un cortège d'épouses dans ce blanc d'hiver
qui attendent en rang que les cloches résonnent
pour s'avancer ensemble dans leurs robes blanches.

Tout partout n'est que blanc, les buissons, les pelouses,
et alentour les haies, avec leurs noirs réseaux,
c'est comme si la terre et tout ce qui germine
voulait le tendre habit de nouvelle épousee.

VITRE HIVERNALE

Le gel nocturne a envoûté ma vitre en un paysage de rêve
serré de filigrane et couvert de frondaisons immobiles,
de hautes feuilles de fougères et de fleurs à longues tiges
qui toutes pures frissonnent dans l'aurore toute rose.

Là, on voit le fier castel avec tours et créneaux
où siègent les vaillants chevaliers et les courtois ménestrels,
dont le chant résonne dans la salle pleine d'hôtes.
Les femmes écoutent pieusement l'audacieux et doux récit.

Mais rêve et contrée sombrent quand le soleil fait monter son éclat.
De tout ce que la nuit m'offrait, la lumière ne veut rien conserver.
Un peu d'eau coule de ma vitre dégivrée,
et le visage d'un jour ordinaire se découvre à mes yeux.

Ainsi vivent en moi des royaumes exotiques et beaux
qui lorsque ma lumière les cherche s'écartent toujours dans l'obscurité
d'un secret non-éclairé qui entoure toute mon âme de son voile
et remplit son abîme de brumes éternelles.

Oh ! si je pouvais, une fois seulement, concevoir entièrement cette beauté,
ou soupçonner pour moi seul le sens lointain
de ce que mon âme meut si souvent dans son fond,
alors je serais pour toujours arraché à mon étrange angoisse.

LA NEIGE TOMBE

Nulle femme la nuit ne couvre ainsi son enfant.
Ô neige qui tombez, voilà votre toison
qui sur toutes épaules si douce se répand.
On ne peut vous sentir, mais cela m'est si bon.

Vous êtes bon, ô Dieu, vous qui nous préservez
et qui de votre amour aussi nous nourrissez,
et de votre tendresse couverts et chargés
sommes comme buissons quand vous faites neiger.

PAYSAGE DE NEIGE

Comme un visage dort, le paysage est calme.
Voilà tout arbre blanc, toute pousse fléchie,
ni nuage ni vent, ni oiseau qui s'envole ;
la colline enneigée est sous un ciel bleu d'eau.

Quand je vois ce paysage et son pur repos,
d'un visage serein, de calmes yeux de paix,
je redeviens content et tendrement ravi,
comme une mère auprès de son enfant qui dort.

MATIN D'HIVER

Le cri des geais déchire et ouvre le matin
dont la grise lueur perce les arbres noirs.
Les antennes brillent et, gouttant de brouillard
les épais rangs d'arbustes bordent les chemins.

Il ne bouge aucun brin ; comme les nerfs d'un corps décharné
toutes les branches s'étendent à l'écart des autres.
Quelque part, invisible, un groupe de mésanges
s'envole en piaillant au travers des ramures.

Il fait un froid piquant ; ni soleil, ni lumière, ni vie,
aucune voix ne colore doucement ce gris silence.
Seulement, inattendu, depuis les mortes allées,
le cri des geais qui déchire le matin.

MASQUES

LE HÉRISSON

J'ai grandi comme
une seule arme.
Ceux qui me touchent
se font mal.

Pas un ne sait
comme bat tendre
ce cœur qui si
profond se cache.

Et quand quelqu'un
veut m'approcher,
je suis plein d'angoisse
et je tremble.

Je suis paisible
en mon chemin,
je n'attaque
ni ne veux frapper,

et la menace
m'intimide.
Combien souvent
mon cœur a mal !

LE GORILLE EN PRISON

Accroupi, tout ridé, dans sa cage salie,
ses mains grises frissonnent le long de ses cuisses,
recroquevillé, raidi et tout plein de crampes
qui rampent sur lui depuis le froid carrelage.

Perdus sont ses tropiques, ses bois et ses lacs,
mais fidèle il en garde la mélancolie.
Elle monte parfois en un désir sauvage,
en un cri violent qui tout entier le perce,

et le fait se dresser sur ses jambes figées,
et après les barreaux de sa sombre prison
qu'il saisit faiblement, il tire en gémissant,
puis va se recoucher en tremblant de vengeance.

De son coin, il regarde les yeux lourds de peine
vers vous qu'il fixe en un muet reproche,
puis il étend les mains en demandant pitié
et enfin se détourne en se mordant les ongles.

L'ARAIGNÉE

Un jour, le vent de Dieu, en ces deux bras berçants
me mit à la croisée où je pends aujourd'hui.
Je pus trouver un mur où je pus me chauffer
et trouvai ma provende dans ce petit coin.

En mes blancs fils, le vent vient chanter tout le jour
doucement sa chanson qui ne finit jamais.
Tôt matin, tard le soir, par soleil et nuages,
toujours il vient chanter... je ne peux l'oublier.

Je ne navigue plus pourtant dans ses deux bras,
je ne fais qu'un voyage dans ce petit coin,
où j'ai trouvé bonheur et une paix médiocre,
gardant mélancolie d'enfin pouvoir partir.

Il ne m'est rien donné de plus en cette vie,
la grâce seulement d'un éternel espoir.
Je tisse ma toile mais elle tremble au vent,
tandis que le désir coule au long de ses fils.

LE TZIGANE

Ses grands yeux sont brûlants d'une brûlante flamme,
il n'est aucun lointain qui contente son cœur.
L'immense plaine et puis l'éternelle aventure
agitent ses désirs comme feuille au bouleau.

Les cités, leurs immeubles tout illuminés,
il les vit sans jamais vouloir s'y reposer.
Les murs et les maisons l'angoissent tellement
qu'après chaque plaisir il s'y sent solitaire.

Sa passion unique : courir les pays.
Son cœur ne peut s'ancrer dans aucun horizon.
Un étrange désir le brûle constamment
qui le pousse toujours et fait souffrir son âme.

Comme celle d'un sage sa bouche se tait,
mais son cœur chante haut quand il a sa guitare,
et quand au crépuscule surgissent les feux
et que les mélodies sont lourdes de tristesse.

CHRISTOPHE COLOMB

Ne demande pas à la vie, comme moi, de pouvoir trouver,
ni de flotte espagnole accomplissant ton rêve,
mais l'éclat lumineux qui captivera toujours ton œil,
et qu'aucune main nuisible ne viendra éteindre.

Il n'est rien de réel qui égale ce rêve.
Ah, j'en fus bien conscient dès que je l'eus éprouvé.
Je m'en allais voguer comme un jeune dieu,
réjoui de mon rêve et par lui seul poussé.

Mon rêve s'éclaircit, alors je le perdis,
j'avais cru en un monde, beau comme un paradis,
oh, qu'en le trouvant, il fut déchiré, comme par une fatalité !
Le nouveau monde trouvé me ravit mon rêve.

Vers l'Espagne vogaient les vaisseaux pleins de chants
mâts et vergues dansant d'un décor de victoire,
mais mon cœur était triste et tout de noir tendu,
sa lumière était éteinte. Maintenant, je m'attriste en ma cage.

Ne demande pas à la vie ce qui n'est que pour toi,
mais en haute faveur, la lumière des rêves éternels.
Souffre mépris, prison, violence et révolte,
mais qu'aucune main vienne éteindre leur éclat.

LE BOUFFON

Je suis votre coupe, et en moi vous buvez vos joies,
que vous croyez miennes, et que j'offre aux autres ;
vous me regardez et vous éclatez de rire,
mais n'entendez pas mon soupir après ma bouffonnerie.

Je suis votre coupe : vous ne me laissez que la lie
qui me reste à la bouche pour me la tordre.
Mais notre joie nous aveugle sur la misère des autres :
et la souffrance de mes rires vous échappe.

Je suis votre coupe, j'étincelle en vos mains,
mais je reste de côté après la fête bruyante.
Je sens mon ardeur pâlir pour une gloire ternie :
une souffrance s'éveille dont nul ne me guérit.

Au travers de mon âme qui devient ma propre coupe,
coule rouge sang comme une pierre poreuse,
en gouttes lentes, ma continuelle souffrance...
Et pour boire ce breuvage je reste seul.

CONTRITION

Entourez ma tête de vos bras,
cachez-la en votre poitrine,
misérable, inquiète et pécheresse,
cette tête avait tellement cru à son illusion.

Entourez ma tête de vos bras,
en cela seulement je crois désormais ;
oh ! entourez-moi de votre miséricorde,
cachez ma tête en votre poitrine.

Espoir et attente ont péri,
et le cœur est tout en lambeaux déchiré.
Miséreux et les mains vides,
il retourne à la maison celui qui a tout dilapidé.

Recevez-moi. Je n'ai rien conservé
que cette croyance : Il est bon.
Oh, entourez-moi de nouveau de vos bras,
je suis de votre chair et de votre sang.

INTÉRIORITÉ

LE ROYAUME DES HOMMES

Pas un homme qui vive comme les étoiles solides et éternelles
qui sur leur route courbe et brillant dans les nuits
vont leur course immuablement au travers de l'espace,
vers un horizon sans frontière, où les jours ne pointent jamais,
mais de lointain en lointain se portent constamment vers de plus lointains horizons.
L'univers est leur domaine.
Les hommes ne sont pas ainsi.

Leur course est limitée en des frontières étroitement circonscrites.
Sur tous leurs chemins se glisse la mort sournoise,
le bonheur y croît chichement, mais la misère surabonde,
et l'angoisse et leur besoin. Ils chancèlent, inconstants,
jusqu'à ce qu'ils meurent, dans l'incertitude et la misère.

Cette terre est leur domaine,
cette terre avec son chant
de joie et de plainte,
d'allégresse et de chagrin,
de don et de demande.

Concernant l'homme, il est changeant comme les jours
qui surgissent de la nuit et y retournent à nouveau.
Ils glissent à l'horizon, environnés d'une lumière hésitante,
du printemps à l'automne, de clair-obscur et de rayonnement.
Et chaque jour, l'homme ressent le mystère de la chute du soir.
C'est le domaine de son âme...
Le soir est son domaine...

Car le soir est l'heure des accomplissements silencieux,
et d'une nouvelle espérance en une nouvelle aurore.
Car voici : l'étoile du berger ! Toute lumière ne périt pas !
Et nous conservons, Dieu, comme des rêves portés doucement,
l'espérance que la lumière au matin va de nouveau venir.
Cette espérance ne trompe pas.

La joie que Vous nous avez laissée
malgré chute et mort,
comme une vie à l'horizon,
d'hériter un jour de la lumière éternelle.

Car, en cette dure existence, c'est l'unique espérance,
une bénédiction comme le soleil en nos jours,
qui va claire en nos nuits comme les étoiles,
pour nous montrer le droit chemin vers Votre horizon,
où il n'y a ni soir ni jour, mais un perpétuel lever matinal.

VIE

Un éveil merveilleux,
être dans la lumière ;
deux yeux qui accrochent
le rêve au visage.

Alors viennent les jours
qui nous tiennent droits.
Après les stériles questions
les yeux se ferment de nouveau.

BONHEUR

Je me suis saisi
du bruit des vents dans les hauteurs
et dans la clarté de mes airs
chante sans bruit le chant de l'âme.

J'ai pris leur sens gai et profond,
par-dessus signes et langages :
en la conscience immobile,
le brillant rêve en parle vite.

C'est du pays de l'origine
le clair matin, sans langue ou signe,
un être-heureux qui me pénètre,
clair comme eau claire des torrents.

CHANT DE LA MUTABILITÉ

Le printemps a le chant des oiseaux
et l'automne leurs vides nids.
L'Est voit le soleil se lever,
l'occident le voit se coucher.

Il n'est rien sur la Terre dans les mains de l'homme
qu'il ne doive rendre à la fin
et ce à quoi le cœur s'engage,
la vie toujours nous en sépare.

Le changement lui reste seul
même si ne le veut son cœur,
et seule aussi la solitude,
cela ne se peut oublier.

Mais le cœur n'en devient plus sage
qui le ferait moins s'attacher ;
et s'il se répand si souvent
il veut toujours se redresser,

sachant que quelque fleur qu'il cherche,
il a connu qu'elle se fane,
qu'à la fin de chaque voyage,
il faut à son terme saigner.

Oh, pauvre cœur, il ne vous reste nulle rose,
c'est bien là la plus profonde de vos blessures.
Ce salut vers lequel votre amour tant vous pousse,
n'est ici nulle part à trouver.

DÉCEPTION

N'attends pas le salut d'une parole d'homme,
toujours elles diffèrent de ce que tu penses.
Jamais un vent venu depuis le Nord affreux
n'apporta de bonheur aux fleurs des nuits de mai.

Doucement leur parler vous bourdonne aux oreilles,
et le cœur s'en bâtit un superbe château.
Mais ne laisse leur chant ainsi t'émerveiller,
car tu te précipites bientôt des créneaux.

CHANT TRISTE POUR UN MORT

Maintenant vous êtes loin
comme l'hirondelle est loin
après l'été ;
et tout devient pour moi
un gris reflux d'automne,
moi rêveur résigné.

Maintenant, vous êtes loin,
ce que j'attendais d'heureux
s'est éloigné ;
oui, tout est bien fini,
et pour vous et pour moi,
voilà, mes larmes coulent.

Maintenant vous êtes loin.
Je peux seulement de vous
me souvenir.
Si vous êtes cachée
image bien-aimée,
vous faites signe encore.

RÊVE

IN MEMORIAM PATRIS

Je veux tant vous tendre mes mains,
mais n'ai pas de force en ce geste ;
vous vous tournez et semblez vouloir repartir,
mais restez à mon geste effrayé.

De joie, je veux vous approcher,
mais vous sens, sans force, échapper,
porté en des eaux de vertige,
et puis soudain, nous sommes l'un près de l'autre.

Vous partez et revenez,
immobile l'un près de l'autre,
un jeu tacite de l'amour
qui nous sépare et nous unit.

S'en aller puis se retrouver,
clairement s'entendre en silence,
un dernier revoir, disparaître,
départ que je n'ai jamais compris.

PRIÈRE

N'agitez pas le van
avant que ma vie
ne se soit alourdie
d'un pain doré.

Soufflez dans le vent
la paille vide,
loin de vous
elle doit périr.

Mais laissez mon épi
à votre lumière,
jusqu'à ce que, jaune doré
il tombe à terre.

Votre fécondité
plane sur la terre,
ne gardez pas pour moi
votre malédiction,

mais donnez-moi le fruit
qui puisse s'alourdir,
jaune doré pour votre
redoutable van.

MISÈRE

Comme aucun je suis
miséreux,
ah ! soyez bon, vous Dieu
infini.

Ma tête est malade en
ses pensées ;
mon cœur est malade en
ses attentes.

Je chancelle fragile,
inconstante
est mon âme dolente,
miséreuse.

Soyez-moi, Dieu, infi-
niment bon.
Votre sang odorant
soit ma force.

CHANT INTÉRIEUR

Comme en l'eau qui va toujours en coulant,
le roseau tremble et murmure léger,
que ce soit en plein jour ou bien close nuit,

il vit en moi, bien qu'en un grand silence,
comme des feuilles le léger frisson,
un désir constant qui ne se tait pas,

mais plein d'attente et qui pense toujours
le vertige d'un chant, comme un doux vent
qui ne trouve pas les mots pour se dire.

L'INGRATE

Tu te tournes contre moi comme une fille ingrate.
Ce que j'ai fait pour toi devient faute, Raison,
car le savoir a grandi comme un fruit amer
changeant en fiel la joie que tu avais trouvée.

Enfant chancelant, ne t'avais-je pas aimée ?
Ne t'ai-je pas offert et ma joie et mes forces
pour allumer en ton œil sombre la lumière
comme un matin couvre l'obscur inquiétude ?

Maintenant, tu es contre moi, car ton rayon
ne chasse pas les ombres autour de ta tête.
Tu habites le clair-obscur où le secret
se dissimule, qu'aucun homme n'interprète.

Ne sois donc pas ingrate, je ne t'accuse pas,
toi que je sentis croître, en qui j'avais ma joie.
Reçois le grand secret qui habite ton âme.
Humblement laisse-toi conduire à sa lueur.

Sois de ces pèlerins qui au bord de la route
sans courage et sans force sont assis dans l'ombre,
restant patients, sans mépriser aucun don,
n'oubliant rien du but de leur lointain voyage.

LACRIMÆ RERUM
LES LARMES DES CHOSES

Il y a une plainte dans l'univers
qui croît à travers tous les temps.
L'homme partout la perçoit
jusqu'à ce qu'il doive d'ici partir.

Elle résonne depuis l'abîme
et monte parmi les étoiles,
elle murmure en chaque goutte de pluie
qui tombe tout près ou au loin.

Une plainte qui chante : "Seul, seul",
qui coule de toutes les sources,
de tous les vents, les lointains et les mers,
qui se lève avec tous les soleils.

Elle vit dans la floraison du printemps,
au changement des années.
L'automne est plein de son accent,
aucune marée ne peut la calmer.

Une plainte qui chante : "Périr, périr",
au cœur de toutes choses,
et le plus profond secret de chaque existence,
elle le remplit de son chant douloureux.

En chaque joie, en chaque chagrin,
dans l'âme et l'intelligence,
dans chaque silence et chaque chant,
dans le mourir et dans l'aimer...

Oh, plainte du monde, oh, plainte de l'âme,
oh, soupir éternel,
oh, création qui attend un matin
qui ne colore jamais cet air,

votre création, Dieu, qui gémit et attend
et appelle la Révélation,
qui roule en sa souffrance et pleure
après l'heure de votre Manifestation.

RETOUR

1948

I

La nostalgie est-elle le pain de ceux qui se revoient ?
Oh, sombres cimes des arbres que j'ai aimées, étant garçon !
Mais je ne trouverai plus beaucoup d'entre elles
à l'ombre desquelles je me retirais autrefois.

Et cela couvre d'un voile ma plus profonde joie.
Car tout ce qui s'en est allé, s'en est allé sans retour,
malgré tout ce qui, tandis que je m'approche,
revient en silence à mon cœur et à ma mémoire.

Cette heure taille la joie avec le chagrin. Oh, buissons
où mes merles chantaient ! Rouge, le crépuscule
fleurit sur les fenêtres et les volets.
Je sais qu'ils attendent, ceux qui sont à l'intérieur.

II

Comme c'est bon, je suis de nouveau assis,
à la tombée du soir, près de vous, dans la maison paternelle.
Les derniers rayons glissent au-travers des fentes
du noir rideau, le long de votre joue familière.

Ici, mère, vous avez usé votre vie ;
ici étaient pour vous l'amour, les enfants et la mort ;
ici, j'ai pu, de vos mains endeuillées, me nourrir
de la crème de ma vie ; ici, près de vous,
j'ai pu, étranger à tout ce qui vous chagrinait,
chanter tout haut mes rêves et mes jeux,
mes chasses les plus sauvages, mes voyages les plus fous
à travers toutes les régions du ciel et de l'enfer.
Oh, le miel de joies que j'ai bues près de votre douleur,
d'une bouche insatiable, d'année en année !
Comme le souvenir me pèse lourd, ô mère,
de ce qu'elles m'offrirent en ces instants.
Maintenant que je vous vois vieillie, les mains tremblantes
et tout ce que vous avez fait en silence,
je sens la vie, en cette heure bienheureuse, indicible.
L'enfant joyeux a disparu dans l'homme ;
ses dents ont mordu dans l'écorce de la vie,
qui déchire bien plus dure que ce qu'un garçon attendait.
Mais il n'a pas maudit, il n'a pas fait de reproches ;
de vous, il a appris le combat silencieux.
Oh, que c'est bon maintenant que je suis de nouveau assis
à la tombée du soir, près de vous, dans la maison paternelle.
À cette heure, ombre et lumière sont oubliées.
Je devine près de moi vos yeux gris et beaux.

III

Venez, penchez votre tête sur mon sommeil solitaire :
je suis de nouveau votre enfant, et la nuit grandit aux vitres.
Voici de nouveau votre petit et tendre garçon,
qui, avant que la lumière ne se lève, doit s'enclorre dans vos bras.

Près de vous disparaissent combat et livres.
C'est de nouveau comme il y a bien des années,
quand la peine la plus folle et la quête la plus insensée
s'apaisaient d'un seul geste maternel.

Et vous, n'est-ce pas, êtes de nouveau la jeune mère,
avec à la main son petit et étrange garçon,
qui devint un homme, et par les changements de la vie, devint plus sage.
Venez, penchez votre tête sur mon repos solitaire.

IV

Cette nuit, le souvenir s'élève plus grave, avec le vent,
écoutant ce qui s'enfle depuis l'obscurité,
maintenant qu'à la fenêtre commence de vivre l'invisible frondaison
qui remplit toute la maison de son murmure.

Toutes les étoiles chantent clair, et le cœur pense ;
la nostalgie étend ses ailes à toute splendeur.
Il y a un pays qui fait signe depuis les lointains,
mais qui a sombré, c'est un bonheur qui est passé.

En rêve, il revit, plus beau que lorsqu'on le possédait,
et cela vaut mieux que notre fragile possession.
Un rêve n'est jamais plus que le déchirement du cœur,
une rose qui dans l'âme ne fane jamais, c'est cela.

Oh, vent nocturne à la fenêtre, souvenir éveillé
qui écoute ce murmure qui sort du passé,
puis ce qui revit glisse insensiblement
et s'enfuit doucement dans le sable de la somnolence.

V

Le jour est grand ouvert, comme des couronnes d'iris sur la Lys.
C'est le pays où Dieu m'a une fois insufflé la vie.
Oh, sol chaleureux d'où comme un blanc liseron
à vos bras, mère, je montais vers le ciel,

et fleuris autour de vous, et étais votre blanche joie,
qui de votre rire recevais sa plus claire lumière,
qui ne s'éteignit pas même, lorsque la lumière de votre vie
soudain, de votre côté fut arrachée et mourut.

VI

Alors, commença la sombre chute
de vos cheveux,
plus silencieusement que celle des feuilles
dans le sang des pâles soleils.

Un écrin peut les garder comme votre noire
douleur qui coule.
Mais ce qu'en ces années votre cœur
cacha en silence, ne peut se comprendre.

Vous étiez un jardin avec seulement les cinq
chants d'oiseaux
de vos enfants, et un peu de lilas
qui fleurissait dans votre deuil.

Alors, l'automne commença de se déployer
sur vos chemins.
Vos oiseaux s'en allèrent. Privée de fruits,
solitaire, vous voilà dans la grisaille de l'arrière-saison.

VII

Ceux qui réjouissaient le jardin de votre jeunesse
errant et criant après nuages et vents
élèvent maintenant tout rayonnant leurs enfants grandissants
vers moi, en riant d'une pure joie.

La lumière qui s'est atténuée en nous, revit :
les yeux des enfants sont clairs comme le ciel,
ils voient et reflètent, ô amis, n'est-ce pas ?
la merveille que l'innocence environne.

Il ne nous reste que le festin sali
qui nous est préparé par l'intelligence et l'esprit,
et comme une blessure qui ne guérit pas,
le souvenir et le désir d'être de nouveau un enfant.

VIII

Ceux qui grandirent autour de nous, prospères et forts,
femmes et hommes dans le cadre de la vie,
oh, pensons-y avec quelle beauté et quelle force,
sont maintenant morts, ou d'une génération fanée.

Leur ardeur éteinte brûle maintenant en nous,
surgissant de la cendre et de l'enfant mort
que nous fûmes autrefois, et bientôt va commencer
de diminuer la flamme dans notre propre sang.

Alors, d'autres se dresseront,
chauds de ce qui fut autrefois notre propre feu
et que nous ne possédâmes qu'une seule heure.
Flamboiemment de la vie, courte est votre durée.

IX

Celui qui une fois put grandir
dans l'intelligence et dans l'âme,
que cela continue de croître
ou que cela disparaisse et tombe,
le chant en reste fidèlement,
que ce soit d'hommes ou de choses,
dans l'âme souvenante.

Je vois encore celui qui est parti
près de celui qui vit encore ;
je vois ce qui s'est écoulé
près de tout ce qui reste :
les maisons, la tour,
le pays et les fougères,
le soleil et l'allée bordée d'arbres.

Oh, se revoir et se séparer,
possession et perte,
sont de la même joie
seulement deux brises diverses :
l'une caresse notre bonheur
et l'autre le souvenir
de ce qui fut douloureux.

X

Heureux celui qui se sent lié à la maison et au foyer,
c'est un homme tranquille qui ne craint pas les coups
dont le destin peut-être le blessera en sa chair et en l'âme :
il connaît la main fidèle qui vient lui verser le baume.

Son cœur est fortement ancré, et pour ses puissances actives,
dont son vouloir serre le mors comme on mène des chevaux,
il a son but. Il dompte désir et attente,
il tient son œil tranquille, tourné vers le même horizon.

Ainsi connaît-il la paix. Des choses familières
de son étroite existence, il éprouve une riche jouissance :
les arbres, ses instruments de travail, la batterie de cuisine
et le chant des oiseaux quand la nuit vente comme un vent de Dieu.

XI

Je ne connais pas cette paix
moi qui laissai cette maison
seulement pour vous, ô Dieu,
et ai rejeté le désir
de construire ma propre maison.

Je choisis une autre voie :
ma charrue traça votre sillon
et bien que, ô Dieu, je négligeai de regarder en arrière,
je me souviens de la peine de cet acte.

Soyez donc remercié, qui m'avez
ce revoir permis, et m'avez de là
appelé vers Vous.
J'ai accompli votre saint vouloir :
que toute votre volonté soit faite.

Permettez-moi donc, de temps en temps
qu'advienne ce revoir,
rien ne m'est plus cher sur terre
que ce foyer.

XII

Vous êtes un logis bien branlant,
ma vieille mère. Ah ! je dois de nouveau
me préparer trop tôt à me séparer
de vos mains et de votre visage.
Il n'est pas de joie qui ne finisse.

Maintenant que je vous laisse,
la peur saisit mon cœur.
Les années ont détruit vos traits et votre physionomie.
Combien de temps cette maison va-t-elle encore tenir ?
Cette séparation, trop rapide,
n'est-elle pas la dernière
avant que l'un de nous deux s'en aille ?

Adieu, je pars. Tournez votre visage
vers l'intérieur, que je ne vous voie pas pleurer.
Pourtant, où qu'il aille, celui qui vous laisse
ne laissera jamais son cœur se séparer du vôtre :
vous êtes une demeure qui ne périt jamais.

VIATOR

1957

VIATOR

Toujours en chemin depuis que vous m'avez chassé
de devant votre face, et que l'épée de flamme
fut levée menaçante par l'ange.
Toujours en chemin, par le champ d'épines de la terre,

avec des siècles de tristesse de ce qui a été perdu,
avec des siècles d'espérance qu'un jour quand même poindra de nouveau
l'horizon des gloires matinales du ciel,
comme il en fut avant que je fusse chassé.

Alors la lumière était l'éclat de vos yeux,
alors mes yeux étaient votre pur miroir.
Mais cette gloire s'est envolée avec le bonheur.
Maintenant le ciel reste gris, cette lumière est cendre.

Et sans fin s'étend le réseau des chemins,
et nos semelles ont durci de tant marcher,
et combien faut-il encore escalader de montagnes,
et combien de morts dorment dans ce cœur ?

Toujours en chemin, toujours seulement à chercher sans repos
où vous vous cachez dans ce labyrinthe
de choses terrestres et de coins sombres
dans ma propre âme, où je ne trouve aucune issue.

Car bien que vous m'avez chassé plein de colère,
vous m'attirez toujours vers chaque rivage,
et le cœur qui cherche, jamais guéri de sa nostalgie
veut aller vers vous et vous cherche sans repos.

Mais le bout de chaque chemin est un nouveau commencement.
Aucune journée de voyage ne m'approche de mon but.
Bien que vous me fassiez signe depuis tous les horizons,
l'abandon est tout ce que je sens.

Entre les roses et les nuées d'étoiles
s'étend l'espace que j'ai parcouru,
mais l'univers n'a rien pu me donner d'autre
que ce que contient une main d'enfant.

Il n'y a pas d'espace, pas de distance qui nous sépare,
pas de hauteur, pas de profondeur ni d'infini chemin,
aucune venue, aucun départ, pas de mer ni de temps,
pas de pensée, d'agir, de réflexion,

mais je reste moi-même et vous l'éternel Autre,
et il n'y a rien qui me conduise à vous,
rien qui nous fasse glisser l'un dans l'autre,

si bien que vous ne m'enlacez pas dans votre amour.

Mais je sais bien que bourgeoine en moi votre grâce,
et qu'un jour, tous les liens se briseront,
un jour s'envolera de la molle et sombre larve
l'aile de feu vers le bonheur final.

Pourtant cette pensée ne libère pas des chaînes
de ce dur exil. Votre lumière demeure loin.
Et nous nous égarons parmi les reflets terrestres
où l'on ne trouve que poussière d'une éternelle déception.

Nous allons solitaires au milieu de nos jours,
après tant de voyages toujours aussi lointains.
Et le cœur continue de chercher, le cœur continue d'interroger sans repos,
bien que toujours vainement, la rose et l'étoile.

Nous allons, nous allons, et nous n'atteignons pas,
pas de point de départ ni d'arrivée.
Les lointains viennent et les lointains s'en vont.
Nous allons, jusqu'à ce que vous veniez nous chercher, ô Seigneur.

EN TOUTES CHOSES

Je vous trouve caché en toutes choses,
dans l'eau, dans le vent, dans l'aurore

des jours, et des fleurs et la lumière changeante,
dans le soleil, dans l'étoile, dans l'éclair,

dans les milliers de formes et de couleurs
des nuages qui se déchirent les uns les autres ;

dans la tente infinie du bleu du ciel,
dans le matin qui rit, dans la rosée étincelante,

dans le manteau royal de la lande en fleurs.
Je vous entends quand le vent chevauche les bois ;

vous tempêtez en me passant devant dans leur course bruyante,
vous dormez dans la sombre chevelure de la nuit.

J'entends votre voix dans le cri de la tourterelle,
je sens votre main dans la puissance de la racine ;

vous vivez dans le bond frémissant du cerf,
vous vous coulez et reposez à la surface de la mer.

Vous êtes dans l'arbre. Vous durez dans la roche.
Haut dans la montagne, vous planez sur le fier

nid de l'aigle. Familier et doux,
vous vous mouvez dans l'agneau à la toison de laine.

Vous croissez dans l'arbre et dans les fruits qui gonflent.
Vous dessinez tous les vols des oiseaux.

Votre nom résonne en chaque silence et en chaque bruit.
Vous vivez dans l'homme, l'enfant, l'épouse.

En chaque visage, et dans la lumière des yeux,
dans le tonnerre, l'obscurité et l'arc-en-ciel,

en tout ce qui est. Votre image point partout,
qui se montre dans l'infini changement, et se cache

dans le voile innombrable des choses.
Pourtant, où que nous venions, où que nous allions,

que la trace que nous suivions soit claire ou secrète,
vous demeurez inaccessible, perdu pour toujours.

Aucune quête ne m'approche jamais de vous,
aucun de nos chemins ne mène à vous.

On ne peut vous surprendre, vous gibier sauvage
dans les halliers de ce monde. Le cœur de qui vous chasse

ne sera jamais satisfait par aucune prise. On ne peut vous prendre.
Mes chemins et mes routes ne mènent vers nulle part.

Aucun par lequel j'aie pu briser le cercle
où votre création terrestre m'a saisi.

EN L'ÊTRE PROPRE

Vous m'êtes si proche, ô étranger, toujours près de moi.
Dans tous mes rêves et l'ordre descendant
de nos jours ; le long de tous les chemins

et les sentiers de ma forêt intérieure,
lorsqu'elle s'élève brumeuse, dans ses soirs dorés,
dans la masse sombre de ses bois, d'où

mes oiseaux de nuit lancent leur cri interrogateur.
Dans toute attente qui, telle une soudaine comète,
vient fulgurer le long de mes horizons assombris ;

dans le calice de la fleur bleue de ma mélancolie ;
dans la flore qui en secret et innommée
fleurit dans le ravin de l'indicible ;

dans l'eau de chaque nouvelle source
qui peut délivrer l'espoir lancinant
du sein de mes creux sombres ;

dans tous les échos qui me bondissent
du grand silence et du chant sans paroles
de l'âme intérieure. Partout présent.

Mais nulle part vaincu en une ferme prise.
Vous demeurez partout, seul, l'intacte quintessence
de tout ce qui est en moi, inaccessible

à toute prise. Partout vous demeurez lointain.
Et quoi que nous cherchions ici et là,
vous demeurez le grondement de la mer dans le coquillage,

l'odeur de l'été que personne ne peut saisir,
la lueur suspendue dans le soir,
l'haleine des vents éternels.

Bien que nous vous sentions, que nous vous buvions, que nous vous mangions,
tout ce que vous fûtes et êtes pour nous, avant et maintenant,
étant ce qui est le plus proche, vous demeurez tellement infini,
infiniment loin, vous tout proche, vous étranger,
vous le feu dans l'âtre, et vous l'étoile.

TODO Y NADA

TOUT ET RIEN (S' Jean de la Croix)

Quoi que je sois, vous êtes bien plus que moi.
Seul vous êtes, seul vous êtes celui qui est,
vous, en dehors de l'espace, en dehors de l'instant,
vous sans commencement, changement ni fin.

Je ne suis qu'une goutte, éclaboussement de votre mer,
suspendue en tremblant à l'herbe des dunes ;
je suis le grain de sable sur les chemins du rivage,
une algue qui reste accrochée au rocher.

Je suis l'étincelle, mais vous l'incendie,
je suis la voile, mais vous le marin,
je suis la semence, mais vous la terre,
je suis la voûte, mais vous le pilier.

Je suis le blé, vous le pain,
je suis le sang, vous l'artère,
je suis le fruit, et vous le sein,
je suis le fils, et vous êtes le père.

Je suis l'instrument, vous sa force,
je suis la corde, et vous les accords,
je suis l'arc, et vous la colonne,
je suis la bouche, et vous les mots.

Je suis... ah, je ne suis tout simplement pas.
Seul vous êtes, vous l'éternel Existant.
Moi, l'écho de votre chant éternel
qui se chante toujours soi-même sans fin.

SINE NOMINE

SANS NOM

Vous n'avez pas de nom
sinon celui que vous voulez dire vous-même.
Chaque mot qui coule de l'haleine humaine
éclate comme une bulle
en devenant un signe.

Il se blesse lui-même,
celui qui veut pénétrer jusqu'à vous :
la flèche retombe de la haute voûte
sur celui qui la tira,
tandis que l'arc vibre encore.

Ah, un chant seulement
peut monter jusqu'à vous :
une plainte d'impuissance, autrement non.
Ou bien nous allons nous cacher
dans un obscur et saint silence.

IRREQUIETUM
SANS REPOS

Ni libre de vous,
ni à vous attaché,
repoussé puis ramené,

eau mouvante qui,
par haute et basse mer
et un éternel retour

roule sur votre rivage
et s'écarte à nouveau
et, sauvage et désolée,

vous cherche et fuit,
se tourne et se détourne
tordant sa propre impuissance

dans le creux et la crête de la vague
et sans fin
sans repos soupire et chante.

L'ESSAIM

Je suis l'essaim d'abeilles, en mai,
mais ce qu'en essaimant je cherche, c'est vous,
ô Dieu, reine embourdonnée,
mon centre, ma fin, mon commencement.

Vous, la vieille ruche, le doux rayon,
vous que j'abandonne, avide sur la fleur,
mais par-dessus toute fleur bien-aimée
que je retrouve en revenant, toujours plus doux.

Même si la fleur terrestre m'attire loin,
et combien douce la rose coule de miel,
quoi que j'aie, perde ou gagne,
vous comptez, seule, vous, ô Reine.

COMME LÀ-HAUT

Comme là-haut les satellites,
au-travers du ciel, en arc enflammé
tirent vers le soleil, leur cible,
attirés sur une route dont ils ne peuvent s'écarter,

ainsi je tourne autour de vous, mon inévitable
soleil, constamment recherché, toujours aussi lointain,
le long de mes méridiens établis,
depuis que, à partir de vous, j'ai commencé mon voyage.

Mais, une fois, vous m'avez soulevé de ma route
d'espace et de temps, je ne sais comment.
Alors, je tirai parmi les météores,
éclair fulgurant, tout droit vers vous.

SI JE NE VOUS AIME PAS

Quoi que je fasse,
cela n'a aucun sens,
que je perde l'univers
ou que je le gagne,
si je ne vous aime pas.

Si je ne vous aime pas,
parmi les épines et les roses,
en quoi que je déteste,
en quoi que je choisisse,
un instant ou sans fin.

Un instant ou sans fin,
cela n'a aucun sens,
quoi que je fi-
nisse ou commence,
si je ne vous aime pas.

UNIQUE ET TOUT

Vous êtes, en finale, l'unique.
Il n'est pas de chêne qui s'agrippe si ferme
au cœur le plus profond et le plus intime.
Même le plus aimé et le plus intime
devient à la longue une charge.

Tout ce qui peut apaiser ma faim,
quelque douce jouissance dont je me nourrisse,
aucune douceur ne peut refreiner
le coup insatiable des ailes, -
et le grand désir s'élève.

Aucune beauté ne peut m'enchaîner,
aucun pays ne me tient pour son hôte.
Vous êtes l'uniquement unique,
auquel je veux m'unir,
à vous seul je tiens ferme.

PAIX

Parfois vous êtes doux, chaleureux et paisible,
le sein profond où combat et mauvais vouloir
et tout ce qui éveille l'inquiétude, comme un enfant
ennuyé et accablé de fatigue retrouve la paix.

Alors vous me souriez comme la tranquille rose,
et vous chantez sans fin dans les sapins
vos neumes profonds, tandis que sur la joue et la chevelure
soufflent les vents comme si c'était votre haleine.

PARFOIS EST-CE ASSEZ

Parfois est-ce assez, parmi la lande et les dunes
que, d'une voile paisible, l'âme se laisse tirer
sur le marais argenté qui d'une face sereine
s'étend entre les crêtes protectrices,

que soudain un oiseau avec un haut cri
élève l'aile depuis la sombre haie
et dans son vol vers le bleu infini
disparaisse jusqu'à n'être plus qu'un petit point gris,

pour que, soudain mordu par les vieilles peines,
le désir, tel un oiseau pourchassé,
avec un haut cri recommence ses voyages
vers le pays autrefois perdu et plus jamais retrouvé.

PRINTEMPS

Dans le brouillard éblouissant du matin,
des bouquets blancs dans chaque main,
se dressent des figures d'anges, encore à moitié cachées
en rangées immobiles, rassemblées sur le pays.

Un nouveau paradis est-il né ici ?
Bientôt le Seigneur va venir par l'avenue enneigée !
Nous voulons aller à sa rencontre en chantant
avec un chant perdu depuis longtemps.

Mais ni bouche ni cœur ne peuvent faire à nouveau résonner ce chant.
Nous sommes un instrument cassé et vieux,
qui ne connaît que les misérables tons d'autrefois,
qu'il massacre seulement en jouant faux.

Bien que les cerisiers soient en fleurs, tout blancs,
ceci est toujours le sombre pays de l'exil.
Jamais plus le chant ne coulera de nos lèvres
jusqu'à ce que nous ayons abordé sur l'autre rive.

PRINTEMPS ARIDE

Floraison et feuillages aux branches et aux tiges !
Pas une branchette qui ne fleurisse !
Mais je suis toujours dans le pays des ronces et des chardons,
en friche et brûlé.

Aucune semence ne perce mon sein, aucun oiseau mon silence,
je ne suis qu'une écorce desséchée.
Je suis sec et stérile, nu et éclaté,
seulement faim et soif.

Autrefois étincela ici votre jardin de plaisir, plein de verdure et de vie,
autrefois on chanta ici votre chant.
Mais depuis, un vent sec et brûlant m'a roussi,
et tout à disparu.

Je suis maintenant un désert sans ombre ni eau
avec une atmosphère de plomb.
Pas une caravane qui trace son chemin dans mes plaines
sinon celle de la mort.

Envoyez de nouveau votre grâce d'eau et de nuages,
abreuvez-moi, déversez sur moi
pour m'amollir, votre tempête cinglante
dont j'ai tant besoin.

Rugissez votre esprit sur moi
avec ses vents violents.
Éveillez de nouveau, avec leurs souffles, le printemps et la vie,
comme jamais auparavant.

CHANT DE NUIT

Sous les étoiles, je cours perdu,
chaque nuit, chaque nuit,
et j'écoute si je ne puis encore entendre
le signe que j'attends depuis si longtemps,
votre voix qui m'appelle, comme une sonorité lointaine
et qui me transportera hors de cette nuit obscure.

Mais en vain. Vous ne vous faites pas entendre.
Chaque nuit, chaque nuit,
je demeure solitaire, je demeure perdu,
dans le silence, ce sombre puits de mine.
Jusqu'à ce que brille de nouveau le matin gris,
encore plus sombre que la nuit précédente.

AUTOMNE INTÉRIEUR

C'est toujours l'automne intérieur,
et tous les oiseaux du désir,
saisis par la mélancolie du sud,
donnent du bec, prisonniers dans leur cage,
contre un mur froid et sombre.

Le pays est loin, derrière nuages et vents,
Élysée de lumière et de chant.
Là, pas de gris automne pour dévorer le nid,
mais la verdure partout suspendue
au milieu de laquelle se file le chant doré.

Mais ici, ils volent à se rompre le bec
désespérément contre leur étroite tombe.
Malgré leurs cris et leurs coups,
ils ne peuvent tordre les barreaux de fer,
et leur bonheur désiré demeure loin.

HIVER

La lampe consolante dans le flux gris du brouillard.
Les voix des amis sont feutrées autour du feu.
Dehors frissonnent les froides glanures
oubliées et noires, le long du mur glacé.

Qu'est-il demeuré, ô Dieu, à la longue
de tout ce que nous espérions, nous pensions, nous souhaitions,
que ce crêpe qui voile l'intelligence en cette heure
et de savoir que nous nous sommes souvent trompés ?

SOUVENIR

Souvenir, rougeur tardive et dorée
lorsque le soleil a déjà disparu,
plus clair quand l'obscurité est plus sombre,
dernière possession de ce qui nous manque,

rose qui jaillit de ce qui est défleuri,
plus belle que fut jamais la floraison,
boisson qui, lorsque la grappe est pressée,
flamboie dans le verre.

Mais celui qui, à ses lèvres
pose la bienheureuse boisson pour la goûter,
sent, effrayé, lorsqu'il en boit à petites gorgées,
que la mort lui a offert de l'absinthe.

LE CLOÎTRE

La cellule et ses murs,
la table, le lit,
la grande, la sombre croix,
ô quadruple lame,
et des livres, d'où nous puisons notre sagesse.

Le jour à la vitre,
le travail, la prière,
le rythme régulier des heures,
des cloches, de la loi,
le silence et la nuit où sifflent les rapides.

Oh, quelle aventure
d'un esprit en éveil :
le combat avec l'ange,
le combat avec la bête,
et l'amour qui lutte et ne connaît ni repos ni durée.

CLAUSURA
CLÔTURE

Ici fleurit ce que j'ai le plus et le plus longtemps cherché,
haut dans la montagne, mon edelweiss,
que j'ai trouvé après tant de voyages,
que j'ai à tous prix trouvé.

Oh, paix remplie jusqu'au bord
de nostalgie et de souffrance, de combat silencieux ;
eau limpide qui sourit entre les parois
où en pleurant tu te répands.

Au-dessus de la limite des forêts, où plus rien ne peut pousser
de tout ce qui remplit les vallées de la terre,
là fleurit la froide beauté
si souvent voilée de nuées et de tristesse.

Mais le murmure silencieux vous entoure toujours,
l'aile de Dieu qui plane sur les eaux.
Même si alentour de vous tournent violemment les tempêtes
vous fleurissez tranquille à la paroi rocheuse qui tremble.

MARÉES ET MER PROFONDE

1963

PREMIÈRE MARÉE

AU COMMENCEMENT

Sur l'eau dormante et glacée d'avant le monde
le Verbe fulgura
sa lance qui appelait
jusqu'au cœur intérieur,
en bas, de la glace dormante.

La réponse éveilla, fondant la glace,
dans la marée du commencement,
la poitrine qui se souleva
et respira pour la première fois,
étendue le long de la ligne coulante du temps.

Et le Verbe dit l'homme
comme sa parole-miroir.
Et en chant de conque marine
grandit la marée torrentielle
sur les lèvres chantantes.

Ce commencement chantant
devint un cercle embrassant
de Parole et de réponse
et de parole-miroir :
la première famille parfaite.

OISEAU DANS LA MARÉE

Onyx, rose et lion,
toute la marée coule horizontale,
mais l'oiseau de la parole
étend ses ailes, vertical, depuis le flot.

J'habite dans l'oiseau ascendant,
j'existe dans son chant.

Et onyx, rose et lion,
tout ce qui flue est horizontal,
entre dans ma maison, vertical,
onyx, rose et lion
en étant nommé par la parole,
porte intérieure et créatrice du monde.

Le soleil est parti, la voie lactée a disparu,
ô oiseau qui chantez toujours plus vite,
de l'onyx, de la rose et du lion,

jusqu'à ce que vous jaillissiez dans ce soupir
qui est le Verbe, à l'intérieur de la bouche des Trois.

Alors, joyeux oiseau, vous descendez, tranquille,
et vous vous répandez dans le sein
de cette mort, silence aimant.

MARÉE D'AMOUR

Être un cygne, glissant immobile
sur la haute mer de votre Verbe,
être un cygne de votre silence chantant
par-dessus les frontières du sud ou du nord,

planer sur le souffle vivant
de votre cercle-silencieuse bouche,
au milieu de votre infinie envergure,
puis soudain un coup, dans votre fond

plonger, couler irrévocablement
vers votre profondeur inaccessible,
cygne, se noyer sans chant
dans votre Verbe qui appelle en silence.

VERBE ET MARÉE

Verbe dans la Bouche
qui m'a parlé
et chante dans la marée horizontale,
quel est votre fond ?
Les ailes brisées,
anéanti jusqu'au mutisme, vous me dévorez.

À l'intérieur de la Bouche,
complètement dit,
dirigé vers personne en-dehors de vos lèvres,
parole silencieuse, ronde,
qui, ininterrompue,
se dit en votre triple cercle, cercle fermé.

Mais, dans la marée,
pour chaque oiseau
un oiseleur contre lequel il n'y a pas de défense,
plein d'amour,
qui comme une balle
nous pousse sans défense dans votre mot-filet.

Dans votre filet
tout est dévoré ;
contre votre Bouche, il n'y a aucune puissance verbale.
Silence dans votre fond,
ô, miracle, sans tache,
vierge-mère, silencieuse patrie du Verbe.

MER PROFONDE

L'ALIÉNATION

Mais la bouche du chant de la conque marine
à l'oreille qui l'écoute de la Triple flamme
se pétrifie soudain en cratère,
et sa lave bondit vers le haut en maudissant.

De la Triple flamme frappe
l'épée aliénante,
trait coupant qui traverse la gorge
et brûle muette sous la dérive du verbe.

La marée du commencement
devient mer sans bouche
et le miroir s'assombrit
en blessure héréditaire

où le lient mer profonde et mort.
La famille-cercle est déliée.
L'oiseau où il aimait parfaitement
s'abat, ailes brisées et muet.

SANS CHANT

Toutes les lèvres sont des murs de mort,
toutes les bouches des atolls de silence.
L'eau d'entre les dents est plomb ;
plus de chant, seulement une respiration qui râle.

Et alentour, la mer des orphelins,
avec l'écume neigeuse qui, en chute furieuse
jette, perdue sur les récifs,
la semence mortelle en cristal de sel.

Parfois monte le poisson du désir muet,
fatigué, jusqu'à la surface de plomb, mais meurt sur son côté.
Alors glissent les serpents sulfureux de la mer morte
pour le combat de la faim avec la harpie.

LA MER PROFONDE

I

Dérivé jusqu'à cette eau absolue
aucun aigle ne descend plus du ciel.
Ni voile, ni cri, ni signe ne passe
par ce point ultime de retour.

Il y a seulement cette eau absolue
et la menace silencieuse qui grandit dans le feu
d'un soleil errant qui roule hors de son cercle
attendant l'heure inévitable.

Plus de ligne de contact entre la surface de l'eau et les nuages.
Le vertige tournoie de la pluie voltigeante de sel.
Au milieu de cette eau irrévocable,
je glisse, bout de bois perdu sans défense.

II

Soudain, le gouffre se rue.
Je tombe le long de la colonne d'eau ascendante.
Le panneau de la gueule miroitante
se ferme sur moi en glissant.

Je coule en roulant
à travers le spectrum briseur
à travers algue collante, chevelure, herbes et lianes.
Des torrents inférieurs m'aspirent en bas,
me tournoyant à travers des spinales grises.
Des filets se tissent autour puis se relâchent,
des bras tentaculaires tâtent en un embrassement répugnant,
ventouses avides, épouvantables.
Des spectres sombres jaillissent vers le haut,
baudroies tournoyant en cercles menaçants,
des yeux me fixent, pétrifiés de haine,
passent alors d'effrayants coups de nageoires
dont la caresse paralyse mortellement.
Marteaux, lances, scies, épées,
toute la violence hostile des mondes sous-marins
se hâtent contre moi, leur cible sans défense.
Alors la mer profonde me saisit, vide et noire.

III

C'est l'égarément aveugle,
le noir gouffre de l'oubli qui me dévore,
à des années-lumière du jardin matinal
et du soleil où autrefois je me tenais,
chant de la lumière et chant de la lumière chantante,
et le cœur d'un cristal limpide.
Je gis là-bas dans mon auto-labyrinthe.
Pas de fil pour me sauver de ces couloirs morts ;
leurs murs partout présents alentour
sont ma peau nocturne.
La sombre fiancée reste non-désirée
contrainte ici à son amer bonheur ;
son ivresse est un coup de la mortifère mer profonde.
Mais plus profonde que la mer profonde habite le hérisson qui suce
mon angoisse inapaisable, qui témoigne.

ATLANTIS

Les continents sont perdus
dans l'eau de la nuit, qu'aucun courant ne meut,
et les villes mortes que des mains désespérées
construisent le long d'un chemin qui ne mène nulle part
vers la montagne de l'angoisse et le désir figé.
Les bois de leur naufrage gisent, figés, pétrifiés.
Là, habitant les cavernes, saisis d'horreur et de menace
la race abrutie. Et le silence pleure.

POMPÉI

Dans l'avalanche qui en bas se fige en masse pierreuse
le voleur nocturne les surprend.
Maintenant rigide dans leur ride ou leur dernière crampe,
ils halètent, boivent ou aiment encore.

Le nuage qui était alors dans le ciel
pulvérisa leur mort en bas avec sa cendre.
Le tonnerre volcanique continue de menacer
dans la gueule qui dévore toujours.

Nous habitons tous à Pompéi :
la mort a dessiné le monde.
Son plumage de fumée atteint aussi loin que je puisse voir.
Et une montagne se dresse, son sommet perce encore plus haut ?

BALLADE DE LA MER MORTE

Depuis que la bouche s'est pétrifiée en cratère,
il n'y a plus que cette eau sombre.

Le monde et les hommes ont sombré sous l'eau ;
pas d'île qui surgisse des profondeurs.

Il n'y a plus que cette eau sombre ;
tout a fait naufrage, rien n'existe plus.

Tout ce qui peut encore faire voile dans le temps
porte le drapeau endeuillé de son propre égarement.

Pas de flotte pour atteindre un autre port
que celui qui est englouti dans la mer profonde.

Son voyage ne porte d'autre fret ou prise
que le minerai de l'aliénation et le plomb de l'angoisse.

Et le vent qui souffle au-dessus des vagues
est le cœur de la mer profonde qui soupire après le salut.

Il n'y a plus que cette eau sombre ;
tout a fait naufrage, rien n'existe plus.

JE NE SUIS PAS UN POISSON

Pour ceux qui sont nés dans la profondeur,
calmars, murènes et baudroies,
cette obscurité est le plein midi
et la mer profonde leur habitat ordinaire.

Une maison est une ancre, un chant et du pain.
Au-dehors hurle le vent impuissant ;
ceux qui sont invités à l'intérieur
s'avancent sous la charpente de la vie.

Mais celui qui, une fois, oiseau de la marée,
chanta la lumière, du chant de la ressemblance,
endure sous les eaux les pires dommages
et sait que la mer profonde n'est pas sa demeure.

DE PROFUNDIS

Un plongeur est-il jamais descendu
vers les profondeurs
jusqu'à la caverne
où je me cache ?
Son harpon a-t-il une fois
percé le monstre du péché originel
qui me tient prisonnier
sombre et sale ?

Pour me transporter
libre de cette eau
de retour vers la lumière
du pur soleil,
comme je me tins une fois
dans le premier matin
fils de lumière,
avant que commence l'ombre.

C'est la dernière chose
qui m'est restée
et qu'aucun coup de la mer
ne peut tuer,
et indéracinable
vie intérieure :
espérance sans lumière
dernier bourgeon dans le sein.

DEUXIÈME MARÉE

LE NOUVEAU COMMENCEMENT

À mi-chemin est la nuit
et le silence
étouffé sous le plomb,
lorsque le Verbe tout-puissant
depuis son trône royal
plonge dans la mer morte.

Sa fulguration ne brise
aucun des sceaux de la porte.
Le Verbe se parle
virginalement dans la chair.

Et la deuxième marée
connaît son commencement secret :
dans la mère se déploie
la nouvelle famille.

INCARNATIO

Vous êtes venu plonger dans la mer,
Verbe royal, kyrie eleison,
pour que le chant se déploie de nouveau
dans la gorge, au milieu du feu et de la glace.

Votre bouche a soufflé sur l'eau,
vous appelez jusqu'à vous toute la mer profonde par son nom.
Les courants se dressent, le commencement approche.
En vous, l'eau grandit en parole.

La gorge sommeille encore, mais dans la nouvelle vie,
jaillissant de la source de votre chair,
le premier oiseau lui est rendu.
Bientôt se répandra le chant, haut par-dessus les mers.

L'ARBRE CORAIL

À l'heure du milieu du temps
l'amour planta son arbre,
royal sang corail,
qui fend la mer sépulcrale.

La mort fuit dans le soleil
l'après-midi devient nuit.
Trois heures durant l'arbre fleurit,
alors tout est accompli.

La lance transperce le cœur
de la nouvelle région de l'eau.
Le nouveau torrent est rouge
qui coule vers la mer héritée

et dévore la vieille malédiction.
La deuxième marée d'amour
éclate sept fois
du côté transpercé.

La vieille mer a disparu.
Toute eau devient épouse
et le bruit des vagues
est la cloche qui sonne Pâques.

L'arbre dans la jeune mer
ne connaît ni feuille ni murmure ;
seulement le liseron de l'espérance
pousse sur votre dure souffrance,
ô arbre-corail de la croix.

LE VOYAGE DE L'ÉPOUSE

Depuis que des sources scellées
le flot fut libéré par marteau et lance,
le voyage de l'épouse a commencé à travers la mer
mais ce voyage est un combat.

Sa beauté s'accomplit douloureusement intérieurement.
Le corail grandit mais reste sous les mers,
et même si toute l'eau est amour
souvent l'épouse se sent encore orpheline.

Elle connaît bien les tendresses joueuses
et parfois l'ivresse du vin de l'amour,
mais elle n'a pas encore pénétré dans sa propre demeure
et souvent la mer se fige en désert.

Alors s'étend la plaine de la solitude
et la caravane avance difficilement,
tout ce qui doit être souffert pour l'amour
n'est jamais accompli dans une oasis.

Il reste même dans la mer de sombres palais,
mais l'épouse doit toujours aller plus loin.
Elle ne sait pas quand enfin se dressera le dernier.
Seulement là, l'époux sera à l'attendre.

CROISSANCE

Entre les volcans, entre incendie et glace,
irrésistiblement, sans que nul ne puisse le combattre,
votre magma pousse à travers la mer profonde des temps,
et des continents se figent en paradis.

Aucune pression n'empêche le corail de grandir.
Des régions boisées surgissent vers le haut,
tonnelles et jardins se déroulent en plaines,
roses des mers et lis fleurissent.

L'orchidée s'ouvre, l'œillet et l'anémone,
les étoiles vont par vos jardins d'amour,
sur vos dunes de jasper vert
s'agitent les éventails grandissants de l'espérance.

L'étincelle de la mer que l'eau couvre de son ombre
illumine de désir la mer nocturne.
Son plus profond tangage se dresse
sur le flot des vagues de l'amour qui monte et tourbillonne.

Votre haut soleil est encore loin, hors de portée,
et la vie de la mer reste encore grise, monochrome,
mais votre plancton se multiplie jusqu'au plus lointain rivage,
contribuant à l'éclat de votre règne.

LA PERLE

Je grandis dans le secret,
à l'intérieur de votre coupe d'amour,
établie sur la roche et liée
à la communauté du corail
qui, du sol éclaté
tend vers votre victoire.

Attendant au milieu des ténèbres
que votre main qui cueille
me libère du carcan de mon coquillage
pour que sertie dans un bandeau d'or
j'orne votre épouse de l'éclat
qui scintille à mon cœur de perle.

PARFOIS

Parfois, j'oublie la mer.

Alors, il y a une voile
qui est tendue
sur un horizon
qu'aucun homme ne connaît
et qui glisse à l'haleine
de votre passage
jusqu'à l'intérieur de cet espace
jamais atteint
au long des mers que parcourt
le vaisseau de la parole qui cherche.

Jusqu'à ce que vos mains arrêtant le vent
carguent les voiles
et que l'océan de votre silence
se révèle.

Toute sonde trompe
toute aiguille s'égare ;
échappant à tout
méridien
je suis ancré
entre vie et mort :
le dernier port
était atteint.

L'EAU VIVE

Eau
qui rejoint de tous les côtés,
élément embrassant,

amour
qui gagne à travers toutes les saisons,
qui ne connaît pas de cesse,

baptême
et sel et combat sans repos,
sacrement qui coule,

bouche qui
pardonne, embrassement qui purifie
et ne détourne jamais sa face,

blé
et grappe qui enivre et fait souffrir,
testament sanglant,

huile
sur les blessures de la dernière souffrance,
chrisme qui imprime,

rose à
l'arbre du bien-aimé, bouture
qui ennoblit les deux.

Eau,
eau de tous les côtés
qui êtes aussi absinthe,

eau,
eau, ravissement et souffrance,
mer qui contient toute vie.

CONQUÊTE

Flot du salut qui frappe contre les côtes
depuis que l'arbre de l'amour s'est dressé
sur le rocher du crâne,
aucun rempart ne vous résiste, aucun bunker d'orgueil.
Votre armée qui bondit sur le pays
écume contre le retranchement et le pénètre
inondant hommes et digues.
Tout ce qui est méchant et vieux
perd ses dernières prises
dans votre tonnerre torrentiel.
C'en est fini du sable et de la mort,
leur dernière fortification est perdue.
De votre ouragan re-créateur du salut
naît le nouveau royaume de l'épouse.
Le désert craquelé fleurit à ses eaux
en lis et palmiers. La barrière de votre cèdre
se dresse royalement.
Qui l'abattra ?
Plus aucune montagne ne vous résiste.
Le monde tombe sous votre puissance d'amour.

ATTENTE FINALE

Vous savez quand.

Dans le sablier de vos mains
sont la voie lactée, le soleil
et la poussière des nébuleuses.

Et dans la mer-épouse grandissent les coraux.
Leurs continents grimpent vers les hauteurs.
La glace polaire fond. De nouveaux rossignols
apparaissent dans les bois de la foi.

L'arbre de l'amour flamboie sur les hautes montagnes.
Les glaciers comme un lait coulent depuis le Golgotha.
Sur tout l'univers résonne la cloche de Pâques.
Le Royaume grandit continuellement vers l'Oméga.

Vous savez quand.

Vous fendez ouragan et foudre
du flamboiement de votre heure théophanique.

La mer s'évapore. Tandis que grandissent les coraux,
l'épouse surgit et entre dans la salle du trône.
La voix des rossignols monte jusqu'au silence.
Il ne descend plus d'ombre. C'est la famille finale.

Vous savez quand.

LA SOURCE DU DÉSERT

1976-1981

EXODUS

Il ne m'attire plus
d'entre les arcades
au-delà de la verdure et des briques
dans la réjouissance des voix juvéniles
ce matinal et tant aimé
pays, que j'ai maintenant laissé derrière moi.

Qui, après tant de voyages incertains
touche terre aux années du couchant,
tourne le dos au premier soleil,
avec un cœur dont toute l'attention est tendue
vers ces signes qui approchent
du passage vers l'autre côté.

Car derrière la rangée vespérale
des sapins, grimpe, avide de proie,
le busard en silence dans l'air.

Et en-dessous de son vol circulaire et menaçant
se lève, parmi les peupliers éveillés
le joyeux vent de la nuit.

C'est là, quelque part que
doit se trouver la frontière,
la contrée inconnue, au-delà de la verdure et de l'eau,
où commence le désert.

25/02/76
28/10/76

LUMIÈRE LUNAIRE

Lumière lunaire, bleu hors du temps
sur l'étendue de l'eau nocturne.
Aucune trace d'avant,
aucun signe de plus tard.
Il ne vient ni ne passe aucune clarté, aucune ombre.
Et le silence est fixé en un cristal parfait.
Lumière lunaire seulement,
elle est là, hors du temps,
albâtre et bleue,
maintenant éternisée
qui soudain se brise en morceaux
sous les coups de hache
de la cloche, dans la tour.

28/10/76

DÉSERT

Le désert c'est
se tenir à dessécher au milieu de la plaine vide
de l'âme ensablée,
étranger à tous, malgré tous,
loin, dans son propre vide, seul,
sur un tas de ruines, sans domicile
sans ces remparts et ces rues, si sûrs autrefois
dans le vent maintenant, déchu.

Le désert c'est
par des sentiers épuisants, au plus loin
être exposé, sans secours
perdu.

Le désert c'est
être aveugle devant l'orchidée, le lotus ou la rose,
n'avoir plus d'yeux
pour ce que les yeux choisissaient autrefois,
plus de faim
pour le repas changeant d'autrefois
de l'âme et de l'intelligence pétrifiés ;
les os desséchés, cuir, creux, bouchon,
lit sans eau,
une grange vide.

Le désert c'est
rester froid près de l'âtre et du feu.
Le désert c'est
dans l'espace du vent vide
observer vainement
qu'un nuage de promesse vienne emplir le vide
et dans la guenille d'une patience effilochée
cacher le regard
quand la tromperie infernale d'un reflet
vient soudain vibrer sur le sable,
attirant par la séduction de la terre promise.

Le désert c'est
l'étranglement dans le piège refermé.
Le désert c'est
vouloir appeler sans bouche ni voix.

19/11/76

INEFFABILE

Le vent des mots tombe vainement
au seuil sombre de la tourbière.
Pas une feuille ne bouge sous l'ombre impénétrable,
sous la nuée sacrée
fait fleurir
à l'intérieur du pétale fermé
de son calice silencieux,
bleue et inaccessiblement lointaine,
la gentiane, sa couronne secrète.

08/03/77

ÉLIE

L'aurore de votre Horeb
se dresse loin dans le désert
avec l'invisible caverne grise
pour aller se cacher,
quand votre sombre main dans le nuage
dans la tempête angoissante et la nuit
descend avec ses doigts foudroyants
et menace depuis la hauteur.
Il trouve protection
celui qui, à l'aveugle, dans la foi
tremble en se recroquevillant et aspire
à l'intérieur de la fente étroite.
Jusqu'à ce qu'à nouveau se lève en chantant votre lumière
et que commence un nouveau voyage
avec le pain du corbeau et l'eau du ruisseau
vers la splendeur matinale de votre visage.

24/05/77

UN POT !

Boire un pot, bavarder, rire, discuter
au coin de l'âtre, et les amis lèvent le verre
pour celui qui avec acuité a lu les signes secrets
dans les vents et les nuages
et errant le long des côtes que leur pied n'a jamais foulées
faisait chantante compagnie avec l'eau.
Car le cœur dirige toujours sa fuite automnale
comme un oiseau migrateur de nouveau vers là-bas
et le souvenir est lourd d'un chant hors du temps
plus pénétrant et plus aimant.
Le reste devient doucement plus vide
et gênant.
Et il parle volontiers et rit et dispute,
mais cela ne le concerne pas.

28/05/77

VAGABOND

Celui qui porte les chaussures d'un vagabond
veut toujours aller plus loin, toujours ailleurs.
Ne le retiennent ni granges ni caves,
il lui suffit d'avoir le pain qu'il demande.
Aucun horizon ne signifie pour lui une fin.
Chaque bivouac contient le commencement d'une nouvelle errance.
Le repos attend toujours un ailleurs. Aucune maison n'a de sens
aussi longtemps qu'un nuage lui fait signe vers de nouveaux lointains.

07/06/77

BIENTÔT

Bientôt, ce qui est dernier s'en va.
Alors peut commencer l'intemporel,
s'aimer face à face,
vous et moi.

07/06/77

D'AVANT

Il n'y a pas grand'chose
qui reste d'avant.
L'automne est déjà jaune
et le nid plein de pluie.

Tant de choses sont déjà mortes,
perdues ou disparues
de tout ce que nous avons acquis.
Lentement tout nous manque.

Le goût est presque oublié
du vin et de la rose de la vie.
Ce qui nous est encore accordé
est un peu d'espérance de la boîte de Pandore.

Et il n'y a plus de temps
pour guérir de ce continué larcin.
Le maigre pain qui nous est laissé pour vivre
est la dure écorce de la foi.

Parfois le cœur ou le pied regimbe
parce qu'ils se sentent vraiment vendus.
Mais le sentier du temps nous contraint, étroit et capricieux
à aller toujours plus loin. Et le voyage continue
mené seulement sur la voie solitaire
qui laissa son signe dans les étoiles.
Tout autre se perd.
Seules les étoiles ne trompent pas.

Et cela suffit, même si ce n'est pas beaucoup
pour ce qui nous reste encore de lourd à accomplir.
Car la partie la plus difficile nous attend encore :
le col de montagne vers le pays qui est de l'autre côté.

07/06/77

LES MOTS LES PLUS PRÉCIEUX

Les mots les plus précieux que nous disons
ne brisent jamais les liens
qui lient à la dernière solitude.

Nous sommes prisonniers
dans les plus sombres couloirs
de l'inexprimable.

11/06/77

HEUREUX CEUX

Heureux ceux dont la porte
s'ouvre chaque matin
sur la foule de la rue ;
d'autres se réjouissent que leur sort
est que leur porte derrière leur dos
s'est fermée pour toujours.

13/06/77

CE N'EST PAS TOUJOURS

Ce n'est pas toujours que la solitude est une vaste plaine,
c'est souvent des petites choses de chaque jour,
une maison obscure, un banc
délabré, mis de côté sous un arbre large ;
qui vient ici se reposer, qui trouve ici son rêve ?
Un bateau en attente, un train qui part,
après qu'on a dit les derniers mots,
une cloche abîmée dans sa tour, lente dans l'air,
les hérons cendrés dans leur fuite lointaine,
l'escalier où l'on a tant couru,
le grenier, le coffre sous la poussière, ou bien dans un coin,
le lit brun où les grands-parents ont dormi,
et tant d'autres choses que l'on cherche toujours ;
pour tout cela, ni vieilles cartes ni livres de photos
ne nous aident, même si on les a bien conservés.
Rien de tout cela ne peut durer
dans la vaste plaine de la vie,
sauf la solitude de cœur
dans ses meurtrissures et sa faiblesse.

14/06/77

LE COURS DE LA VIE

Le cours de la vie
est solitude
et l'union est folle.
Voilà ce qu'enseignent fier amour
et multitude
doucement à chacun.

L'union
est le soupir le plus profond
des liens les plus chers de l'amour.
Pourtant la solitude
pèse en ses mains
comme son dernier fruit amer.

Car même pour celui
qui a trouvé
sa parfaite moitié,
chacun reste intact,
lié à la frontière
de son propre centre.

Et dans le centre
s'éveille la peine
et la mort intérieure
à laquelle le cœur
doit être prêt,
s'il veut obtenir son repos.

Alors son vide
est lentement traversé des rayons
d'une chère présence
qui reste voilée,
comme une lumière douteuse
et pèse en solitude.

C'est là
la nostalgie du cœur,
qui brille toujours à travers sa joie,
et celui qui ne l'a pas obtenue
reste perdu à son propre cœur.

14/06/77
11/10/77

LA SOURCE DU DÉSERT

Les plaines de la solitude
sont vide intérieur.
Aucune floraison d'oasis
ne peut ici commencer
si des sources de dessous le sable
ne coule l'eau du grand amour
qui veut aimer tous les hommes.

Qui s'en va pour errer
par ses propres déserts
doit fermer ses yeux
devant les lignes trompeuses
des reflets de l'auto-illusion.
Seul celui qui se désaltère à la source de l'amour
ne disparaîtra pas dans ses propres sables,

mais il est assis
à la source de l'amour
afin de mesurer les plaines
pour les autres vagabonds
et baliser leur voyage de découverte.
Car chacun porte son désert
mais beaucoup sont ceux qui ne le savent pas.

18/06/77

QUOIQUE BEAUCOUP

Quoique beaucoup de caravanes parcourent encore
les collines et vallées de notre désert
chargées des plus riches dons de l'amour,
pas une ne sait pourtant se tracer un chemin
vers l'oasis du milieu où nous sommes seuls.

Vers elle ne conduisent ni sentiers ni chemins.
Le grand secret seul l'habite
qui a parlé dans le buisson ardent
mais qui se renferme ici sous les sceaux du silence
qu'aucune puissance verbale ne peut briser.

Mais sous le sable, vers des puits plus lointains,
le secret pousse sa puissance vivante,
et celui qui ose venir s'y désaltérer trouve l'eau
aux sources cachées de la solitude.
Car le grand secret est familier à tous.

20/06/77

CONSOLATION

Aussi loin que tu vagabondes
dans le désert,
il y aura toujours des déserts
entre toi et Celui que tu cherches.

Tu n'es qu'un point
et les plaines sont sans frontières.
Mais vagabonde plus loin
aussi loin que tu peux
tu le rencontreras
bien que sa tente s'éloigne
toujours plus loin
devant tes pieds errants.

21/06/77

VIVANT SECRET

Vivant secret
qui remplissez mon vide
et qui dans la nuée
de l'indicible vous voilez,
j'approche silencieux
de vous qui
sans image
sans nom
êtes qui vous êtes
dans le buisson ardent.

21/06/77

LA LOI DE L'AMOUR

Les mains vers les mains
la bouche vers la bouche
tendre vers l'embrassement.
Mais tous se blessent
au bord
de la solitude.
Car, ce que cherche l'amour
il ne pourra jamais le trouver.
Sa main est trop faible
pour défaire le bouton
qui lie chacun à soi-même.
C'est seulement lorsque l'amour accepte
qu'un cœur battant ne puisse vivre
qu'en continuant à tisser en secret
la toile de son moi,
qu'il peut manger
à la table d'une double solitude
le pain de la nostalgie
d'une dualité qu'on a acquise.

23/06/77

LE CREUSET DE L'AMOUR

Le creuset de l'amour
c'est la solitude,
flagellation de l'amour
blessé, qui cherche l'union,
et qui ne connaît jamais
l'accomplissement de l'amour
mais seulement le désir qu'il en a.

Avant que l'amour ne trouve
le val fertile à l'intérieur de la propre unité,
il doit parcourir la vallée rocheuse
du désespoir, et l'herbe amère
que le bien-aimé lui offre, et d'abord
près du tombeau
où leur première ivresse a été enterrée.

Le couronnement de l'amour
grandit donc en résignation,
ce lent grain de sacrifice
qui dans le champ de leur patience,
sous la pluie et le soleil
va mûrir dans le désir
d'entrer dans la plénitude de la solitude.

27/06/77

CELUI EN QUI

Celui en qui brûle la lampe de la solitude
après l'obscurité de tant de jours et de nuits
partage le même sort que le monde
où attendent tant d'êtres esseulés.

Il sent dans son propre cœur
le regret de tous, de tant de déceptions,
de secrètes blessures, comme la douleur inattendue
de tant de joies qui sont perdues.

La lumière de la solitude est un phare vivant
pour ceux qui, la nuit, sont dans la solitude,
qui sur leur mer continuent de faire signe et de veiller
jusqu'à ce qu'ils arrivent au port de la solitude.

30/06/77

PAS DE CARAVANE

Il n'y a pas de caravane qui,
lorsque s'allongent les ombres,
nous ramène vers le pays du matin.
Notre pain quotidien
est donc de prendre ses distances.
Et ce qui, parfois,
encore sous la dent,
de la coupe des jours
porte le goût de bois sec
de la mort.

12/07/77

DÉTOURNANT L'OREILLE

Détournant l'oreille
des innombrables dissonances
des mots ruminés et des devises sonores et menteuses
pour écouter
les paroles de l'humus qui murmure
dans le vent et le nuage,
dans le chêne et le hêtre,
dans la feuille et la fleur et l'odeur de la lande,
pour écouter tout ce qui vit
avant même que cela soit dit,
et qui est trahi quand on le dit,
cherchant donc la bouche chaude du silence,
vous écoutant, Vous, continuellement présent,
Vous, lèvres craintives, dans le Buisson ardent,
qui êtes l'unique Parole.

DANS LE PAYS DU DÉSERT

Dans le pays du désert vit celui qui au milieu de tous
ne peut trouver aucune réponse à sa propre voix,
et qui au milieu du caquetage et des inepties
de tant de bouches étrangères ou amies,
ne prête plus l'oreille à leurs cymbales vides.
Sans aucune aide, il tremble et frissonne
au milieu du multiple vacarme des voix
dont il sait qu'aucune ne l'a jamais libéré
de l'étranglement où il est renfermé,
tandis que du sablier de l'incertaine main
lui est mesuré un si maigre sable
qui continuellement tombe en glissant.

Le cœur est assailli d'angoisse et de faim
et d'un désir qui ne peut jamais être apaisé.
Et quand le chien de chasse derrière ses barreaux
frissonne du désir d'aller à la poursuite,
il soupire continuellement
après un gibier qu'il ne peut atteindre.

ICI, J'ENTRE

Ici, j'entre invisible
dans la caverne,
inconnue des autres,
de la solitude,
avec ses mille chemins,
et sous terre,
sa chambre au trésor.

PORTES CLOSES

Portes closes
et fenêtres closes,
et tout ce qui veut entrer dans la maison
par les yeux ou les oreilles est banni,
et la main reposant
sur la main qui repose
et tendant le visage
vers vous,
votre lumière surnaturelle
illumine cette maison
et devient ma nouvelle terre.

28/07/77

ARCANUM

Tu t'appelles mensonge, solitude
pour celui qui erre toujours en tes plaines
et qui, aveuglé par le sable crissant,
ne trouve pas le sentier étroit et caché
vers votre secret,
de l'autre côté des choses.

C'est seulement là que, dans votre blanche lumière commence
le chant intérieur et sans paroles
du bonheur d'une présence
qui, voilée, insaisissable et très lointaine
et pourtant plus proche que notre propre souffle,
soudain éveillée, comme un aimant,
attire tous les déserts dans son champ magnétique.

C'est votre secret intact :
la lumière qui veille, dans votre nuit la plus caverneuse,
votre salut, la manne, votre paix la plus limpide,
l'odeur du vent qui tournoie,
votre ultime et abyssal secret,
votre chant le plus intime, qu'on ne peut chanter
et qu'on ne peut exprimer.

01/08/77

SILENCE

Silence qui conduit à l'intérieur
chemin en spirale vers le cœur le plus intime
qui, mû de tant de sentiments,
libère du piège et de la confusion.

Le fruit qui grandit en vous s'appelle paix
et on le cueille sur votre sol enclos de haies
quand le dur combat a été combattu
et que le cœur est mûr pour l'alliance éternelle.

05/08/77

VIDÉ DANS LE DÉSERT VIDE

Vidé dans le désert vide
seul, séparé des hommes et des choses
par-dessus connaissance et hypothèse, en inconnaissance
solitaire en silence, rempli de votre plénitude
chantant sans paroles, à l'intérieur de la parole secrète
qui est entendue présente et inexprimée
au milieu du silence où nous vivons deux
entourés de vos espaces infinis
cet unique instant permanent, comme un maintenant figé
aveuglé de votre lumière, mais jusqu'à l'ultime recoin caché
limpide, illuminé de part en part, bienheureux et abandonné...
Comment oser plus haut ? L'exprimer est désespéré.

10/08/77

SILENCE

Le silence peut chanter
et danser comme l'eau,
jaillissant de sa source silencieuse
et être frais et désaltérer
comme jamais rien n'a pu désaltérer.

Et tendre et léger
comme la nuit le sommeil
comme à la fenêtre sentent les tilleuls ;
et heureux comme un enfant
qui joue et virevolte près des portes ouvertes.

Le silence peut être plein
et profond comme le bonheur
dont toute représentation est oubliée,
le sein où l'on repose, le bras
où nous nous savons cachés.

13/08/77

LES DÉSERTS SONT

Les déserts sont silencieux
comme les mers et les nuits
mais chargés du secret inaccessible
qui, menaçant et séduisant
avec ses puissances silencieuses
sème l'inquiétude dans toutes les chambres du cœur.

Il murmure de
leurs vents perpétuels
et couvre de l'ombre d'un nuage invisible -
qui est continuellement tendu
sur toutes les fenêtres et les aveugle -
la maison de l'âme qui tremble en toutes ses jointures.

Mais il est étrangement illuminé
d'espérance et d'attente
et d'un désir inassouvi vers une lointaine terre promise
qui toujours telle une image onirique
s'éloigne et n'est jamais approchée
mais qui demeure pourtant sensible, toute proche de la main.

16/08/77

À TRAVERS LE SILENCE

À travers le silence nous allons vers Vous
à l'ultime fin et au premier commencement
de tout silence,
contenant votre parole unique et indépendante
jamais hors de Vous, le Tout-silencieux
reçue ou exprimée
et qui souffle dans votre haleine
en un et unique cours de vie
et sans briser votre sceau,
en votre sein la création peut parler
et comme le rayon qui sort du cristal,
de Vous, entre dans la vallée humaine.
Mais celui qui veut donner une réponse à cette parole
demeure dans le désert de son mutisme impuissant
et il ne peut échapper à la souffrance
de ce silence.
Mais c'est alors, de l'homme
le plus haut chant.

18/08/77

DE LA FALAISE

De la falaise des temps et des espaces
écorcés en silence
s'avance vers nous, impénétrable,
le secret noir comme la nuit
qui attire dans ses plus sombres menaces.
Et blanc de peur, le regard glacé
s'éloigne jusqu'en sa plus profonde caverne,
tremblant et désirant,
et attend un signe
une petite étincelle
de la pierre à feu de l'énigme.

07/10/77

PARFOIS

Parfois soudain le rideau se déchire
et une lueur de votre lumière erre même
passant devant l'œil inhabitué,
un rayon, une couleur, un arc-en-ciel,
puis de nouveau le lourd rideau
encore plus pesant qu'il ne fut jamais.

07/10/77

MOINS QUE LA ROSÉE

Moins que la rosée sur le sable blanc brûlant
vous êtes moins que rien dans cette incandescence
ni cruche d'eau contre la soif
ni croûton pour apaiser sa faim
ni ombre contre le soleil embrasé
ni fraîcheur du soir, ni lune dans la fontaine
aucun chemin par où aller
pas d'oasis sous les étoiles.
Vous ne sauvez d'aucune détresse.
Votre silence pèse comme un plomb de mort
sur toutes les heures du jour et de la nuit.
Vous n'êtes aucune venue pour qui vous attend.
Vous n'êtes rien dans ce désert désolé
que vide où l'on se perd.

09/10/77

SUIS-JE EXILÉ ?

Suis-je exilé, suis-je égaré ?
Qui m'a emporté
de cette manière inattendue
dans cette région inhabitable ?
Aucune âme, aucun esprit ne peut se reconnaître
dans l'horizon de ce désert.
Où subsiste la vallée heureuse où nous habitons,
ces terres et les maisons de l'amitié ?
Où courent les sentiers qui nous menaient
sur les seuils
où nous attendaient les feux de l'âtre ?
Ce pays est vide, cette sauvagerie
où tout est chardons et ronces
et sur ces plaines, seulement la désolation
qui accourt sur le vent
depuis le silence des lointains
et la dernière verdure
qui dans les vallées du cœur
se tient encore difficilement, poussiéreuse
et desséchée jette ses dernières semences en tombant.
Elle reste sans défense
en proie à son angoisse.
Vers qui crier ?

18/10/77

LE SILENCE EST

Le silence est sur le bruit des lèvres
et prudemment le doigt nous fait taire,
et de l'attente du cœur,
apaisée, la plus intime attention monte
vers votre parole mystérieuse
qui n'est entendue qu'intérieurement
comme un soleil transperce le brouillard
et qui, fleurie de lumière et de paix, parle à l'âme.

20/10/77

CACHOT

Cachot sans murs
des sables mouvants de l'angoisse.
Sans protection ni barrière
comment résister ici longtemps ?

Aucune issue pour la main ou le pied.
Aspirés désespérément vers le bas,
paralysés par le plomb de l'impuissance,
la bouche est glacée, et l'œil et le sang.

Où êtes-vous rocher ? Où êtes-vous forteresse
dans la basse plaine de cette désolation ?
Tout combat cessa. Et le temps est compté
dans les sables mouvants qui aspirent et étranglent.

18/02/79

EN TOUT CE QUE J'AI TROUVÉ

En tout ce que j'ai trouvé
je demeure perdu.
Le plus cher et le plus exquis
sont épines transperçantes
qui me font saigner.

Qui soigne cette vieille blessure ?
Je n'ai pas trouvé de Samaritain.
Cette blessure de vie
reste ouverte et saignante
sans l'huile qui la referme.

28/11/81

ANNEXE

MATRIS IN MEMORIAM
EN MÉMOIRE DE MA MÈRE

Ce matin de pluie, début avril
lorsque je t'ai livrée
selon cette loi sans nom qui le veut !
Avec l'attestation médicale de ton décès,
carte d'identité numéro tant,
ah, cette photo de toi, si nulle et jaune,
mère, comment tu me regardais pour la dernière fois,
et avec cette autre vieille pièce,
le livret de mariage de ta souffrance et de ton bonheur.

Avec ça, je t'ai livrée
ce matin de pluie, début avril.
Avant que je le sache, c'était réglé,
ça allait de soi, chez l'employé.
Mais, de retour dans la rue, je vis soudain clair :
maintenant, tu n'étais plus personne.

Maintenant, tu n'étais plus personne.
La main sans nom t'avait effacée ;
aussitôt tu cessais d'être,
avec ton nom, avec ta demeure ; tu étais ôtée,
aussitôt tu cessais d'être,
comme la loi sans nom le voulait,
ce matin de pluie, début avril.

Je ne me souviens plus bien comment étaient tes yeux,
avec leur paysage, et leur ciel et leur arc-en-ciel,
le pli de ta bouche, tes mains, tes cheveux,
comment tu parlais, comment tu te taisais, comment tu te mouvais.

Tu te perds dans un vague angoissant
dans le souvenir qui trahit en fuyant.
Ce qui me semblait appartenir à la lumière du soleil
disparaît dans le crépuscule qui tombe.

Ce que je cherche encore, que j'appelle ou j'écoute
n'empourpre jamais l'orient d'un nouveau jour,
la pensée du couchant qui délie et assombrit
ne porte aucun espoir en son sein qui puisse consoler.

Je ne veux pas la chercher entre le Cancer et Andromède
ni dans le vent du monde, ni dans l'herbe.
Je sais que son sourire et son souffle

étaient plus qu'une question de cellules.

Et que quelque part elle continue de partager
le courant cosmique de toute existence ?
Mais qu'est-ce qu'un grain de sable au sabot d'un chameau
qui va à travers les déserts séculaires ?

Ainsi je ne veux pas la connaître humiliée,
je ne la ramène pas à un sable sans conscience,
elle qui savait prendre la mesure de mon cœur et de mes désirs
à l'aune de sa main connaissante.

Mais son vieil arbre porta un autre fruit
que celui qui fut cueilli pour les paniers de l'automne,
et qui mûrit tandis que le bruit des faits et des choses
avec sa frondaison d'un jour est mort.

Alors il gonfle lentement dans la forêt nue
et se nourrit quand l'année se dessèche
à l'automne de l'âme qui devient claire et libre
et resplendit du propre éclat d'une lumière plus haute.

Alors la dernière branche doit encore se briser
avant que le fruit n'atteigne sa pleine maturité.
La mort est son dernier et premier signe
en elle le fruit de la vie est accompli.

Esprit-Saint, qui dans le feu et l'eau
libérez toutes choses d'avant, de maintenant et de plus tard,
vous qui guérissez pour toujours,
souffle de la création, raz-de-marée de fécondité,
colonne de lumière où jaillissent toutes les lumières,
voix stéréo qui fait chanter l'univers
comme un enfant qui sort de l'eau purifié,
tempête matinale et soir silencieux
créateur des sept dons
où ce que vous êtes vous-même nous est donné
et tout ce qui a disparu est restauré
dans votre puissance douce et dévorante,
chemin enflammé qui conduit vers l'intérieur,
la maison obscure de l'amour vivant,
foyer ouvert où votre repos nous attend,
colombe de paix, éternelle nuit d'amour,
Vous êtes le consolateur, Vous seul,
car j'ai confiance que celle qui a disparu
dans la pauvre nudité de notre mort,
Esprit-Saint, pourra hériter de Vous.

mai 1965

À LA MÈRE DES FLANDRES

Pas de petit village en Flandres, où vous n'avez votre image,
pas d'enfant de notre peuple à qui vous n'avez donné
l'or de la grâce, de la consolation et de la lumière
quand il eut dirigé ses yeux vers vous.

Aucun cœur en Flandres ne bat qui ne vous soit consacré,
car toute la Flandre sait quelle mère vous êtes :
vous nous avez secouru en bonheur et malheur...
Dans le combat vous nous donnez la victoire, et la prospérité dans la paix.

Ô Mère des Flandres, nous venons à vous.
Ce que firent nos ancêtres, nous le faisons aussi maintenant :
nous tombons à vos pieds, ô Mère, comme ils le firent autrefois,
afin que ce que vous leur fîtes, vous nous le fassiez maintenant.

Levez, ô Mère, votre main bénissante
sur tout ce qui vous est cher : notre peuple et notre pays.
Ne tolérez pas que notre race vous rejette à jamais.
Gardez-nous et conduisez-nous à travers la vie et la mort.

ÉPITAPHE POUR MOI-MÊME

Dans le sablier qui compte le temps
le filet de sable est maintenant fini
qui était la durée de ma vie.

Que reste-t-il de tout ce qui fut ici accompli,
qui fut tenté et projeté,
de tout ce qui en sang et esprit
fut une peine ou une fête ?

Cette poignée de sable est silencieuse comme la mort.
Mon Dieu, que cela pèse-t-il en votre main ?
Seulement un peu de paille,
ou bien un peu de grain aussi que Vous avez vanné ?

Vous qui êtes ressuscité,
Vous qui avez été notre unique ancre,
faites que l'espérance et le pays des torrents étant passés
puisse commencer
à la table de votre amour inexprimable
la définitive fête de l'amour
entre Vous et moi.

10/03/81

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

5

Jésus-Christ

9

LE CHEMIN SOLITAIRE

(1943)

11

Mère et enfant

13

L'ÉVEIL

15

Merveille de vie

17

Croissance intérieure

18

Chant des pensées

19

Première joie de vivre

20

CHERCHER

21

La voix

23

Angoisse

24

Lumière engloutie

25

L'enfant de l'homme

26

Oh, lourd secret

28

Mon désir demeure

29

Le misérable mot

30

Ah, vos yeux

31

Écoutez donc

32

Mon silence monte

33

Voici des âmes

34

Solitaire

35

Le tisserand

36

Été solitaire

37

Le haut pays du cœur

38

Je serai seul

39

À la solitude

40

Compagne de vie

41

Fatigue de vivre

42

De profundis

43

TROUVER

45

L'union

47

Repos	49
Double-unité	50
Votre abîme	51
Dieu et homme	52
Prière	53

ACCEPTER 55

Petite ode à ce monde	57
Bonheur	58
Le chant de la vie	59
L'ami	60
À Jésus-Christ	61
Ode à la vie solitaire	62

JOIES ÉLÉGIAQUES 63

(1945)

Dédicace	65
----------	----

JOIES ÉLÉGIAQUES 67

Joies élégiaques I	68
II	69
Katharsis	70
Ineffabile	71
Le poète	72
À Celui qui est caché	73
Espérance de poète	74

LE CHANT DE LA TERRE 75

PRINTEMPS 76

Chant de printemps	77
Violettes de mars	78
Matin de printemps	79
Soir de mai	80
Nuit de mai	81
Printemps	82
Fleur du soir	83
Sombre nuit de mai	84
Beauté du jour	85

Chant du merle		86
	ÉTÉ	87
Après-midi		88
Soir d'été		89
Souffrance du jour		90
Étang le soir		91
Petite mélodie du soir		92
Dernière lumière		93
Veille		94
Prière du soir		95
	AUTOMNE	96
Automne		97
Appel d'automne		98
Cadeau nocturne		99
Adieu		100
Marée d'automne		101
Feuille d'automne		102
Paysage d'automne		103
Demi-jour		104
L'heure crépusculaire		105
Chant d'automne		106
	HIVER	107
Givre		108
Vitre hivernale		109
La neige tombe		110
Paysage de neige		111
Matin d'hiver		112
	MASQUES	113
Le hérisson		114
Le gorille en prison		115
L'araignée		116
Le tzigane		117
Christophe Colomb		118
Le bouffon		119
Contrition		120
	INTÉRIORITÉ	121
Le royaume des hommes		122
Vie		123
Bonheur		124

Chant de la mutabilité	125
Déception	126
Chant triste pour un mort	127
Rêve (<i>in memoriam patris</i>)	128
Prière	129
Misère	130
Chant intérieur	131
L'ingrate	132
Lacrimæ rerum (<i>les larmes des choses</i>)	133

RETOUR (1948)

135

I	137
II	138
III	139
IV	140
V	141
VI	142
VII	143
VIII	144
IX	145
X	146
XI	147
XII	148

VIATOR (1957)

149

Viator	151
En toutes choses	153
En l'être propre	155
Todo y nada (<i>Tout et rien - S' jean de la Croix</i>)	156
Sine nomine (<i>Sans nom</i>)	157
Irrequietum (<i>Sans repos</i>)	158
L'essaim	159
Comme là-haut	160
Si je ne vous aime pas	161
Unique et tout	162
Paix	163

Parfois est-ce assez	164
Printemps	165
Printemps aride	166
Chant de nuit	167
Automne intérieur	168
Hiver	169
Souvenir	170
Le cloître	171
Clausura (<i>Clôture</i>)	172

MARÉES ET MER PROFONDE (1963)

173

PREMIÈRE MARÉE

174

Au commencement	175
Oiseau dans la marée	176
Marée d'amour	177
Verbe et marée	178

MER PROFONDE

179

L'aliénation	180
Sans chant	181
La mer profonde I	182
II	183
III	184
Atlantis	185
Pompéi	186
Ballade de la mer morte	187
Je ne suis pas un poisson	188
De profundis	189

DEUXIÈME MARÉE

190

Le nouveau commencement	191
Incarnatio	192
L'arbre corail	193
Le voyage de l'épouse	194
Croissance	195
La perle	196
Parfois	197
L'eau vive	198

Conquête	199
Attente finale	200

LA SOURCE DU DÉSERT

(1976-1981)

201

Exodus	203
Lumière lunaire	204
Désert	205
Ineffabile	206
Élie	207
Un pot !	208
Vagabond	209
Bientôt	210
D'avant	211
Les mots les plus précieux	212
Heureux ceux	213
Ce n'est pas toujours	214
Le cours de la vie	215
La source du désert	216
Quoique beaucoup	217
Consolation	218
Vivant secret	219
La loi de l'amour	220
Le creuset de l'amour	221
Celui en qui	222
Pas de caravane	223
Détournant l'oreille	224
Dans le pays du désert	225
Ici, j'entre	226
Portes closes	227
Arcanum	228
Silence	229
Vidé dans le désert vide	230
Silence	231
Les déserts sont	232
À travers le silence	233
De la falaise	234
Parfois	235
Moins que la rosée	236
Suis-je exilé ?	237
Le silence est	238
Cachot	239
En tout ce que j'ai trouvé	240

Matris in memoriam (<i>En mémoire de ma mère</i>)	243
À la Mère des Flandres	245
Épitaphe pour moi-même	246

<i>Table des matières</i>	247
---------------------------	-----